

DEUXIÈME
PRIX LÉMANIQUE
DE LA TRADUCTION

Walter Lenschen, éd.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
Remise du Prix lémanique de la traduction 1988 à MM. Philippe Jaccottet et Elmar Tophoven	
Georges-André Chevallaz: Traduction	13
Marcel Schwander: Laudatio für Elmar Tophoven	17
Jean Starobinski: Philippe Jaccottet traducteur	29
Philippe Jaccottet: Remerciement	37
Echos de presse	43
Statuts du Prix lémanique de la traduction	67

Avant-propos

Publié avec l'aimable autorisation de la Revue *Etudes de Lettres*

©1990

Centre de traduction littéraire
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne
BFSH2

ISBN 2-88357-006-X

AVANT-PROPOS

Nous sommes heureux de vous présenter ici une documentation de la cérémonie qui a marqué la deuxième remise du Prix lémanique de traduction en octobre 1988. A cette occasion, j'aimerais en quelques lignes rappeler l'origine et la situation actuelle de ce Prix.

A notre connaissance, il n'existait pas encore de prix de traduction en Suisse, pays de quatre langues, où la compréhension mutuelle revêt une importance évidente. Or, beaucoup d'observateurs font remarquer que le goût pour l'apprentissage et la maîtrise des diverses langues qui coexistent en Suisse, n'est pas très développé actuellement.

Il convient donc de favoriser ce goût, notamment en dédramatisant l'initiation à une deuxième ou une troisième langue. En outre, il nous semble indispensable de souligner que le fait de posséder une langue voisine ou étrangère est une chose extrêmement souhaitable ; l'individu, la société, ainsi que les langues elles-mêmes ont très souvent profité, et profitent toujours, d'un contact avec ce qui est différent.

Pour bien montrer que la traduction présuppose une collaboration entre deux langues — et non pas une appropriation, une expropriation ou quelque autre procédure à sens unique — notre prix s'adresse à deux traducteurs en même temps, dont l'un représente la langue française, l'autre la langue allemande.

De plus, il nous paraît important pour l'allemand et le français en Suisse, de rester en contact avec l'allemand tel qu'il se parle en Allemagne, et le français tel qu'il se parle en France. Cela implique que l'on comptera des Suisses, des Français ou des Allemands parmi

les lauréats. Il en est de même pour le jury, qui est international ; cela démontre précisément que les portes sont ouvertes au français et à l'allemand d'ici et d'ailleurs.

Notre projet avait trouvé l'appui d'un certain nombre de personnalités, qui siègent au conseil de fondation : M. Georges-André Chevallaz, ancien Conseiller fédéral ; M. Paul-René Martin, ancien syndic de Lausanne ; M. Pierre Arnold, président de l'administration de la Fédération des Coopératives Migros, Mme Erika Billeter, directrice du Musée des Beaux-Arts de Lausanne ; M. Bernard Daniel, secrétaire général, Nestlé S.A. ; M. Bertil Galland, journaliste et écrivain ; M. Jürg Altwegg, journaliste ; MM. les professeurs Bernard Böschenstein (Université de Genève), Manfred Gsteiger et Christiaan Hart-Nibbrig (Université de Lausanne) et le soussigné.

Le jury de notre Prix se compose actuellement de sept personnes présidées par M. François Bondy. Trois d'entre elles sont responsables du domaine francophone, soit Mme Doris Jakubec et M. Etienne Barilier pour la Suisse romande, et M. Georges-Arthur Goldschmidt pour la France ; trois autres s'occupent des traductions allemandes, M. Marcel Schwander et moi-même pour la Suisse, et M. Hanns Grössel pour l'Allemagne.

Dès sa création en 1985, le prix a été soutenu financièrement par diverses institutions publiques et privées. En 1988, il a bénéficié d'un don extrêmement généreux de la Société de la Loterie Romande, et, pour la deuxième fois déjà, du soutien de la Société des Produits Nestlé, de la Fondation Ernst Göhner, et du Consulat Général de la République Fédérale d'Allemagne. Le Crédit Suisse, la Mobilière Suisse et l'entreprise Bobst S.A. se sont joints à ces donateurs en 1988. Qu'ils trouvent tous ici l'expression de la gratitude de la Fondation et des lauréats.

Le Prix lémanique de traduction, doté de Fr. 12.000.- en 1985 et en 1988, sera, dans la mesure du possible, attribué tous les trois ans. Les statuts de la Fondation du Prix lémanique se trouvent dans l'annexe de ce cahier, de même qu'un choix de coupures de presse.

Le présent cahier regroupe les discours qui ont été prononcés lors de la cérémonie de remise du Prix, le 29 octobre 1988 à Lausanne, dans le cadre du Deuxième Colloque de Dorigny sur la traduction littéraire. Après une allocution de M. Georges-André Chevallaz, ancien Conseiller fédéral, qui souligne l'importance de bons traducteurs pour un pays comme la Suisse, Marcel Schwander trace le portrait éminemment européen de l'un des deux lauréats : Elmar Tophoven. Celui-ci, déjà atteint dans sa santé, n'a pu répliquer personnellement ; à notre grand chagrin, il est décédé en avril 1989.

Si Elmar Tophoven s'est vu attribuer le Prix pour ses traductions allemandes d'auteurs français, le mérite de l'autre lauréat, Philippe Jaccottet, est d'avoir rendu en français de grands auteurs d'expression allemande, comme Musil, Hölderlin, Rilke et beaucoup d'autres. L'hommage de Jean Starobinski à Philippe Jaccottet et la réponse de ce dernier constituent la fin de cette partie du volume.

Walter Lenschen
Fondation du Prix lémanique de traduction
Palais de Rumine
Place Riponne 6
CH-1005 Lausanne

Remise du Prix lémanique
de traduction 1988
à MM. Philippe Jaccottet
et Elmar Tophoven

TRADUCTION *

Est-il encore nécessaire de traduire?

Les performances de l'informatique, qui rendent minablement dérisoires les pénibles contorsions de nos cerveaux, ne vont-elles pas demain nous donner en direct toute la subtilité élégante du discours parlementaire, toute la précision profonde de la thèse scientifique et l'harmonie ailée du verbe poétique? D'autre part l'image n'est-elle pas en train de détrôner le mot, et de substituer d'un coup son impact émotif à la minutie pointilliste et à la grisaille du langage?

Est-il prudent de traduire? N'a-t-on pas dit, et c'est à peine un paradoxe, que la Suisse était un pays où l'on s'entendait bien parce qu'on ne s'y comprenait pas? Car, dans les congrès, le sourire complice, l'éclat de rire cordial et la claque dans le dos sont des arguments plus convaincants que les hardiesses périlleuses de l'imparfait du subjonctif français ou les tonalités subtiles du ä Umlaut qui séparent les gens de Krauchtal de ceux de Walkringen. Car, à décaper trop hardiment les façades polies et cordiales on pourrait voir peut-être apparaître quelques diversités foncières, des modes de pensée, des climats de sensibilité, qui, dans leurs contrastes rauques, font la richesse helvétique. Ainsi dans la bruyère d'un pâturage la belle pierre unie que l'on soulève révèle tout un peuplement d'insectes grouillants.

On pourrait aussi, éludant dissonances d'accents et de dialectes, gommant toutes identités régionales, se convertir à un espéranto banalisé, qui pourrait être l'anglais, fort de son expan-

* Allocution prononcée le 29 octobre 1988, à l'occasion de la remise du Prix lémanique à MM. P. Jaccottet et E. Tophoven.

sion mondiale, riche de sa culture, indispensable à toutes les approches scientifiques. Et j'évoquais déjà, montant à la tribune du Conseil national, mes anciens collègues Georges Naef du Toggenbourg et André Perey de Vufflens, dissertant dans la langue de Shakespeare du contingentement laitier ou de la teneur en alcool des moûts indigènes.

Or, voilà que des décisions ont été prises, plus importantes encore par leur signification profonde que par leur efficacité. En dépit de la résistance de certains pédagogues, évoquant la surcharge de leurs élèves — pour ne pas parler de l'effort qui leur serait à eux demandé — en dépit d'un certain préjugé peu intensément romand que l'on croyait prêter à la Suisse orientale, successivement les citoyens de Zurich et de la Thurgovie, après d'autres et, sans doute, avant d'autres, ont pris la décision d'introduire dans toutes leurs classes, dès la cinquième, l'enseignement du français. Plus encore que son utilité pratique c'est une contribution remarquable à la cohésion cordiale du pays. Nous souhaitons que les jeunes Romands y trouvent une ardeur nouvelle à apprendre leur allemand et que les Tessinois n'en soient point oubliés.

Exprimerons-nous aussi le vœu que l'accès à la langue française soit, pour nos Confédérés, direct et vivant, dégagé de la cabalistique grammaticale que certains entomologistes du langage voudraient imposer à la formation des jeunes Romands. Espérons que, pour reprendre la terminologie de ces entomologistes: une «bonne organisation spatiale» leur soit assurée, «pour que l'enfant puisse repérer et reproduire les indices différenciateurs qui permettent de distinguer les groupes de lettres très proches par leur configuration et discriminer l'ordre de succession des graphèmes dans l'espace».

Sans doute, tout l'Entlebuch ne lira pas Robbe-Grillet, ni le Gros de Vaud Bertolt Brecht dans le texte. L'exercice de la traduction garde toute sa valeur et toute sa nécessité. Sa valeur propre, car ce travail d'orfèvre ciseleur enrichit aussi bien à la connaissance de sa propre langue, dans sa richesse et dans ses nuances, qu'à celle de la langue traduite. Sa valeur d'échange et de communication surtout, cette découverte passionnante d'autres manières de voir et de penser, d'autres conceptions, d'autres systèmes et d'autres sensibilités, non point pour nous aligner sur elles, non point pour tenter quelque synthèse artificielle d'une culture helvétique. Mais au contraire pour affirmer à la fois notre conviction de la diversité et notre allergie aux ethnies séparatistes, ségrégationnistes et triomphantes, qui ont ravagé

l'Europe, notre volonté d'aller à la rencontre de ce qui diffère, «au devant de celui qui me contredit pour m'en instruire», comme le disait Montaigne. Car, plus que dans des institutions, c'est dans la connaissance mutuelle, dans la compréhension et dans l'estime de nos diversités qu'il faut rechercher la cohésion, celle de la Suisse, celle de l'Europe. La traduction en est la voie privilégiée.

Georges-André CHEVALLAZ

LAUDATIO FÜR ELMAR TOPHOVEN *

Mesdames et Messieurs,

C'est un honneur aussi grand que redoutable pour moi de prendre la parole après un homme d'Etat connu pour la perfection et le raffinement de son style. De plus, je suis ému en pensant à la personnalité à laquelle cette brillante assemblée rend hommage: à M. Elmar Tophoven, un des plus grands traducteurs de notre époque. C'est dans sa «langue d'arrivée» que je parlerai, d'abord de lui, pour présenter ensuite une de ses méthodes de traduction, et, pour terminer, j'essaierai de tirer quelques conclusions.

Sehr verehrte Damen und Herren, liebe Freunde,

Vor bald zwei Jahren wurde in Bern der Schweizerische Verband literarischer Übersetzer aus der Taufe gehoben. In der Einladung hiess es damals: «Literarische Übersetzer arbeiten isoliert, ihre Interessen werden schlecht oder gar nicht vertreten, ihre Leistungen kaum anerkannt, sie werden miserabel bezahlt und häufiger kritisiert als gelobt.»

Zu Beginn dieses Jahres fand im Rahmen eines Tages der literarischen Übersetzung hier in Dorigny die erste Generalversammlung des Verbands statt. Damals waren alle Teilnehmer beeindruckt von Elmar Tophoven, der seine Methode des «transparenten Übersetzens» erläuterte.

* Allocution prononcée le 29 octobre 1988, à l'occasion de la remise du Prix lémanique à M. E. Tophoven. Par ailleurs, la Fondation du Prix lémanique de traduction a le regret de vous annoncer que M. Elmar Tophoven est décédé en avril 1989, quelques mois, donc, après la remise de sa récompense.

Ihm, dem bedeutenden Praktiker und Theoretiker, hat nun die einstimmige Jury des Prix lémanique de la traduction den Preis für die Übersetzung aus dem Französischen ins Deutsche zugesprochen. Ist damit die eingangs erwähnte Klage widerlegt? Kaum. Wenn Übersetzern Kränze geflochten werden, dann als Ausnahme, die eine Regel bestätigen. Elmar Tophoven allerdings ist für die Übersetzerkunst von derartiger Bedeutung, dass er längst weitherum beachtet und mit hohen Auszeichnungen (siehe Beilage 1) geehrt wurde. Der Übersetzerpreis von Dorigny ist nun ein Zeichen der Anerkennung in der Schweiz. Leider kann ihn Elmar Tophoven aus gesundheitlichen Gründen nicht persönlich entgegennehmen; er wird vertreten von seiner Gattin und hochverdienten Mitarbeiterin Erika Tophoven-Schöningh, die wir um die Übermittlung unserer herzlichsten Genesungswünsche bitten.

I.

Elmar Tophoven, am 6. März 1923 geboren, hat unter anderm die Dramen und Romane zweier Nobelpreisträger ins Deutsche übertragen: Samuel Beckett und Claude Simon, daneben eine fast unglaubliche Zahl weiterer Werke der französischen Literatur (siehe Beilage 2); er unterrichtet seit 1949 in Paris, früher an der Sorbonne, seit 1964 an der Ecole Normale Supérieure, einer von Frankreichs «Grandes Ecoles»; vor allem aber ist er Initiant und Gründer des Europäischen Übersetzerkollegiums in seiner nieder-rheinischen Geburtsstadt Straelen.

Was ist das Übersetzerkollegium? Elmar Tophoven beschreibt die 1978 gegründete Institution mit folgenden Worten: «In fünf durchbauten Häusern rund um einen glasüberdachten Innenhof stehen in- und ausländischen Übersetzern einundzwanzig Arbeitsappartements, eine schon über zweitausend Bände zählende deutsch-fremdsprachige Lexikabibliothek, mehr als zwanzigtausend belletristische sowie fachwissenschaftliche Werke und ein halbes Dutzend Textverarbeitungsgeräte zur Verfügung.»

Bei der offiziellen Eröffnung 1985 erklärte Heinrich Böll, ein Schirmherr des Kollegiums: «Ich glaube, dass hier etwas ganz Grossartiges geschehen ist, was wahrscheinlich bis heute fast einmalig ist.»

Fast, doch nicht ganz einmalig. Tophoven stützt sich auf zwei jahrtausendalte Beispiele:

— erstens das legendäre Übersetzerhaus auf Pharos bei Alexandria im 4. Jahrhundert vor unserer Zeitrechnung und

— zweitens die Schule von Toledo im 12./13. christlichen Jahrhundert.

Die beiden Kulturzentren seien kurz skizziert:

Auf Pharos übersetzten zweiundsiebzig Schriftgelehrte aus Jerusalem abschnittweise den Pentateuch, die ersten fünf Bücher des Alten Testaments, die Thora der Juden. Sie arbeiteten, wie Tophoven alten Quellen entnimmt, «in einem am Strand erbauten, prächtigen und still gelegenen Haus, in dem alles zur Arbeit Nötige wohl vorgesehen war», jeder für sich, um abends beim Vergleichen der Einzelübersetzungen Einigkeit über den Wortlaut zu erzielen.

Das zweite Vorbild, die Schule von Toledo, erschloss als Brücke zwischen Orient und Okzident griechische Quellen wieder für das Abendland: Christliche Gelehrte aus ganz Europa übertrugen in Toledo mit Hilfe spanischer Juden arabische Texte ins Lateinische.

Heute noch arbeiten aber die meisten literarischen Übersetzer unter Bedingungen, die schlechter sind als jene ihrer Vorläufer vor Jahrtausenden: jeder einsam für sich, ohne Erfahrungsaustausch.

Tophoven ging über das stumme, kommentarlose Übersetzen hinaus; er begann mit sorgfältigen Arbeitsbeobachtungen: auf Tausenden von Zetteln, heute ersetzt durch Textverarbeitungsgeräte, notierte er die aufeinanderfolgenden Denkschritte beim Übersetzen und sammelte Material für Glossare und Übersetzungshandbücher. Wer täglich mit Wörterbüchern arbeitet, entdeckt zahllose Schwächen, Mängel und Fehler: Übersetzer könnten zur Verbesserung der Wörterbücher beitragen. Bereits vor vierzig Jahren hatte der französische Übersetzer Valéry Larbaud vorgeschlagen, zweisprachige Lexika mit leeren Seiten zu durchschien, auf denen Erkenntnisse des Übersetzers notiert würden.

Tophoven sucht, wie er sagt, «das althergebrachte Bild des Literatur-Übersetzers sowohl von der mysteriösen Aura eines Wünschelrutengängers als auch vom ominösen Odium eines Falschmünzers zu befreien». Durch kommentierende und dokumentierende Arbeit wird die Übersetzung transparent wie das Glasdach von Straelen: lautes Denken macht den Lernprozess durchschaubar.

II.

Nun ein Beispiel für gemeinschaftliches Übersetzen, das Tophoven als Vorstufe zum transparenten Übersetzen bezeichnet,

wenn er von der Gemeinschaftsarbeit der «Esslinger Gespräche» im Pharos- und Toledo-Stil berichtet (in Buchform in dtv Nr. 9155 erschienen). Nehmen wir Jules Renard: *Le chasseur d'images (Der Bilderjäger)*. Zuerst den Originaltext:

Il saute du lit de bon matin et ne part que si son esprit est net, son cœur pur, son corps léger comme un vêtement d'été. Il n'emporte point de provisions. Il boira l'air frais en route et reniflera les odeurs salubres. Il laisse ses armes à la maison et se contente d'ouvrir les yeux. Les yeux servent de filets où les images s'emprisonnent d'elles-mêmes.

In der Gemeinschaftsübersetzung:

Frühmorgens springt er aus dem Bett und geht nur los, wenn sein Kopf klar, sein Herz rein ist und sein Körper leicht wie sommerliche Kleidung. Er nimmt keinerlei Proviant mit. Unterwegs wird er frische Luft trinken und heilsame Gerüche schnüffeln. Er lässt seine Jagdausrüstung zuhaus und begnügt sich damit, die Augen offenzuhalten. Sie dienen ihm als Netze, in denen sich die Bilder von selber fangen.

Die Gesprächsteilnehmer machten vier verschiedene Vorschläge für das erste Sätzchen: Il saute du lit de bon matin:

- a) Er springt in aller Frühe aus dem Bett
- b) Frühmorgens springt er aus dem Bett
- c) Er springt früh am Morgen aus dem Bett
- d) Früh am Morgen springt er aus dem Bett.

Sie haben schon gestern in den Arbeitsgruppen gemerkt: Übersetzer sehen sich oft in der Rolle des Monsieur Jourdain, der sich überlegt, wie der Satz über die schönen Augen der Marquise noch eleganter ausgedrückt werden könnte. Die deutsche Übersetzergruppe entschied sich im Fall des Bilderjägers für die Version: Frühmorgens springt er aus dem Bett. Die Begründung: «Il saute du lit de bon matin» setzt sich aus acht Silben zusammen; es handelt sich um ein «jambisches Inzipit» (lat. «er beginnt», Anfang des Werks), dessen Rhythmus berücksichtigt wird, wenn man sich z.B. für «Frühmorgens springt er aus dem Bett» entscheidet.

Tophoven notiert Wort- und Klangsicht, wenn er sich in der Kunst des Hörens, Verstehens und Wiedergebens fremdsprachiger Literatur übt und Arbeitserlebnisse austauscht. Doch er weiss: der Übergang von einer Sprache zur andern ist nicht nur eine technische Angelegenheit. Jede Sprache ist Ausdruck eines kollektiven Bewusstseins, verschieden nach Geschichte, Psycho-

logie und Politik, eine andere Weltschau, eine eigene Weltanschauung.

Das deutsche Übersetzerkollegium soll, wie es in der Satzung heisst, den internationalen Kulturaustausch fördern und den Gedanken der Völkerverständigung stärken. Es hat bereits ein französisches Pendant in Arles gefunden. Und uns interessiert vor allem das an der Universität Lausanne entstehende Übersetzerzentrum: auch hier könnte man, in kleinerem Massstab, die Erfahrungen von Straelen anwenden.

III.

Können wir auch staatspolitische Lehren ziehen?

Auf journalistischen Studienreisen durch mehrsprachige Staaten habe ich die Überzeugung gewonnen: im Zeitalter der Massenkommunikation wird die Sprachzugehörigkeit immer wichtiger.

Ich nehme als Beispiel Indien, ein Land mit Hunderten von Sprachen, davon fünfzehn «Verfassungssprachen». Der Subkontinent zwischen dem Himalaya und dem Indischen Ozean bestand bis 1947 einerseits aus Britisch Indien, andererseits aus nicht weniger als 565 mehr oder weniger unabhängigen Königreichen unter britischer Oberherrschaft. Die von der Kolonialmacht erbauten Eisenbahnen einten das Land zu einem einzigen Wirtschaftsraum. Nach der Befreiung sind die Staaten der Maharajas nicht in neuer Form entstanden, sondern völlig verschwunden, dagegen bildeten sich Länder mit neuem Gebietsumfang. Die politischen Grenzen im Innern der Union folgen nun in den allermeisten Fällen den Sprachgrenzen, und der Streit um die Schaffung eines neuen Teilstaats dreht sich jeweils um die Frage, ob die Bewohner des Gebiets eine eigene Sprache oder lediglich einen Dialekt der Nachbarsprache sprechen. Nebenbei: die nordindischen Sprachen sind nicht nur unter sich nahe verwandt, man spürt aus ihnen oft die Verwandtschaft zu unsern europäischen Sprachen; Vater heisst auf Hindi «pita», Mutter «mata», Bruder «bhrata», und die Zahlwörter — «ek, do, tin, tschar, pandsch», im Singhalesischen auf Sri Lanka «eke, deke, tuna, hatera, paha» — weisen auf die Zugehörigkeit zur Indoeuropäischen Sprachenfamilie hin.

Ich weiss, man darf nicht vorschnell verallgemeinern. Doch sprachliche Spannungen, die ich als politischer Journalist auch in andern Weltgegenden studierte, etwa die frankokanadische Separatistenbewegung des Jahres 1980 oder die Unabhängigkeitsbestre-

bungen in sowjetischen Teilrepubliken, zeigen ungeachtet unserer Sympathien oder Antipathien die Bedeutung der Sprachzugehörigkeit. Unser Mehrsprachenstaat könnte in Zukunft ebenfalls stärkeren Belastungsproben als der vergleichsweise harmlosen Jurafrage ausgesetzt sein.

So komme ich zum Schluss. Sprachen verbinden die Menschen und trennen sie. Immer deutlicher gruppieren sich Gemeinschaften um Rundfunk- und Fernsehsender, Minderheiten drohen erdrückt und die Gräben zwischen den Sprachgebieten tiefer zu werden. Es gilt daher, Minderheiten zu schützen und Gräben zu überbrücken. Übersetzer werden wichtiger.

Elmar Tophoven fragte einst: «Kann es sich der Westen auf lange Sicht erlauben, Werke unübersetzt zu lassen unter dem Vorwand, dass sie nicht zu verkaufen wären?» Er erklärte: «Die wirtschaftlichen Regeln der westlichen Welt sind für Werke des Geistes unanwendbar.»

Der Mehrsprachenstaat Schweiz könnte in sprachpolitischer Hinsicht von andern Ländern lernen, vom zweisprachigen Kanada, vielleicht auch von der Sowjetunion mit ihren hundert verschiedenen Sprachen und fünf verschiedenen Alphabeten. Doch sind wir noch lernwillig? In einer Umfrage Professor Manfred Gsteigers meinte der Schriftsteller Herbert Meier, die schweizerische Gesellschaft habe kein kreatives Bewusstsein ihrer selbst. Sie erkenne das politische Potential einer Nation der vier Sprachen nicht. Sieht Herbert Meier allzu schwarz? Ich lasse die Frage offen. Jedenfalls brauchen wir heute den Willen, diesen schöpferischen Sinn zu wecken oder zu entwickeln.

Dabei wird uns die Institution von Straelen als Vorbild dienen. Vor einigen Jahren stellte ein deutscher Bundespräsident bei seinem Besuch hier in Dorigny fest, die Schweiz sei als romanisch-germanisches Herzland Europas ein lebendiges Relikt des alten römisch-deutschen Reichs. Tatsächlich: Die Urzelle der Eidgenossenschaft ist an einem Übergang zwischen Deutsch und Welsch entstanden, am Gotthard, und die Schweiz hätte heute mehr denn je eine wichtige Funktion als kulturelle Drehscheibe zu erfüllen, als Land der Vermittler und Dolmetscher zwischen den grossen Sprachgebieten Europas, eine völkerverbindende Aufgabe, in der uns ein grosser Europäer vorangeht: Elmar Tophoven!

Marcel SCHWANDER

Elmar Tophoven: Auszeichnungen

- 1970: Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.
- 1972: Übersetzerpreis der Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung.
- 1984: Bundesverdienstkreuz.
- 1988: Verdienstorden des Landes Nordrhein-Westfalen.

Traductions littéraires depuis 1946:

- | | | |
|------|---------------------|--|
| 1946 | Molière | <i>Le Médecin malgré lui</i> / farce |
| 1952 | Jean Schlumberger | <i>Césaire</i> / pièce de théâtre |
| | Arthur Adamov | <i>La Fête de l'Indépendance</i> / pièce radiophonique |
| | Arthur Adamov | <i>L'Agence universelle</i> / pièce radiophonique |
| 1953 | Arthur Adamov | <i>Tous contre tous</i> / pièce de théâtre |
| | Jean Giraudoux | <i>Supplément au voyage de Cook</i> / pièce de théâtre |
| 1954 | Samuel Beckett | <i>En attendant Godot</i> / pièce de théâtre |
| | Arthur Adamov | <i>Ping-pong</i> / pièce de théâtre |
| | Jacoba van Velde | <i>De Grote Zaal</i> / roman néerlandais |
| 1955 | Samuel Beckett | <i>Malone meurt</i> / roman |
| 1956 | Armand Salacrou | <i>Une Femme trop honnête</i> / pièce de théâtre |
| | Samuel Beckett | <i>Tous Ceux qui tombent</i> / pièce radiophonique* |
| 1957 | Samuel Beckett | <i>Fin de partie</i> / pièce de théâtre |
| | Alain Robbe-Grillet | <i>Le Voyeur</i> / roman |
| | Jean Vauthier | <i>Capitaine Bada</i> / pièce de théâtre |
| | Adamov / Gogol | <i>Les Ames mortes</i> / pièce de théâtre |
| 1958 | Samuel Beckett | <i>Murphy</i> / roman |
| | Alain Robbe-Grillet | <i>La Jalousie</i> / roman |
| | Nathalie Sarraute | <i>Martereau</i> / roman |
| 1959 | Samuel Beckett | <i>La dernière Bande</i> / pièce de théâtre* |
| | Samuel Beckett | <i>Cendres</i> / pièce radiophonique* |
| | Samuel Beckett | <i>L'Innommable</i> / roman |
| | Nathalie Sarraute | <i>Le Planétarium</i> / roman |

- Petru Dumitriu
Arrabal
- 1960 Daniel Boulanger
Alain Robbe-Grillet
Pierre Gascar
Claude Mauriac
Georges Conchon
G.-A. Astre
- 1961 Marguerite Duras
- Samuel Beckett
Petru Dumitriu
- Marc Bernard
Claude Simon
Samuel Beckett
- Samuel Beckett
- 1962 Nathalie Sarraute
Henri Thomas
Claude Mauriac
- Roland Dubillard
- 1963 Samuel Beckett
- Samuel Beckett
Samuel Beckett
Alain Robbe-Grillet
Daniel Boulanger
- 1964 Alain Robbe-Grillet
Nathalie Sarraute
Daniel Boulanger
Daniel Boulanger
Nathalie Sarraute
- 1965 Petru Dumitriu
Claude Mauriac
Claude Simon
Monique Wittig
- 1966 Monique Wittig
- Bijoux de famille* / roman*
Baal Babylone / nouvelle
- L'Ombre* / roman
Dans le Labyrinthe / roman
La Barre de corail / roman
Le Dîner en ville / roman
La Corrida de la victoire / roman
Hemingway / biographie
- Un Barrage contre le Pacifique* / roman
Comment c'est / roman
Les Plaisirs de la jeunesse / roman*
- La Carafe* / pièce de théâtre
La Route des Flandres / roman
Oh les beaux Jours / pièce de théâtre*
- Nouvelles et textes pour rien*
- Portrait d'un inconnu* / roman
Le Promontoire / roman
La Marquise sortit à cinq heures / roman
- Naïves hirondelles* / pièce de théâtre
- Paroles et musique* / pièce radiophonique*
- Cascando* / pièce radiophonique
Comédie / pièce de théâtre
Instantanés / prose
Le Téméraire / roman
- L'Immortelle* / scénario
Les Fruits d'or / roman
La Porte noire / roman
Maronne / pièce radiophonique
Le Silence / pièce radiophonique
- Incognito* / roman
L'Agrandissement / roman
Le Palace / roman
L'Opoponax / roman
- Le grand Cric-Jules* / pièce radiophonique

- Samuel Beckett
L.-R. des Forets
- 1967 Claude Simon
Samuel Beckett
- Samuel Beckett
- 1968 Samuel Beckett
Nathalie Sarraute
Claude Simon
- 1969 Nathalie Sarraute
Nathalie Sarraute
Samuel Beckett
- 1970 Rabelais / Barrault
- 1971 Samuel Beckett
Samuel Beckett
- 1972 Samuel Beckett
- 1973 Nathalie Sarraute
Samuel Beckett
- 1974 Samuel Beckett
- 1976 Samuel Beckett
Samuel Beckett
Samuel Beckett
- 1977 Samuel Beckett
- 1978 Samuel Beckett
Samuel Beckett
Nathalie Sarraute
Nathalie Sarraute
- 1979 Geneviève Serreau
Daniel Boulanger
- 1980 J.-C. Grumberg
Claude Rich
- Louise Weiss
- 1981 Samuel Beckett
- 1982 Samuel Beckett
- He Joe* / pièce de télévision*
Le Bavard / roman
- L'Herbe* / roman
Dante... Bruno. Vico... Joyce / Essay*
*Dante and the Lobster**
- Watt* / roman
C'est beau / pièce radiophonique
La Séparation / pièce radiophonique
- Entre la Vie et la mort* / roman
Ismos / pièce radiophonique
Sans / prose
- Rabelais* / pièce de théâtre
- Premier Amour* / nouvelle
Mercier et Camier / roman
- Le Dépeupleur* / nouvelle
- Vous les entendez?* / roman
Not I / pièce de théâtre*
- Œuvres complètes* (édition)
- That time* / pièce de théâtre
Footfalls / pièce de théâtre*
Ghost trio / pièce de télévision*
- ... But the clouds* / pièce de télévision*
- Pour finir encore* / prose
Fragments de théâtre I et II
Disent les Imbéciles / roman
Elle est là / pièce radiophonique
- Le Livre* / nouvelle
Fouette, cocher! / nouvelles
- L'Atelier* / pièce de théâtre
Un Habit pour l'hiver / pièce de théâtre
Lettre à un embryon / manifeste
- Compagnie* / prose
Mirlitonnades / poésie

	Samuel Beckett	<i>Ohio impromptu</i> / pièce de théâtre*
	Samuel Beckett	<i>Rockaby</i> / pièce de théâtre*
	Samuel Beckett	<i>Catastrophe</i> / pièce de théâtre
	Eugène Ionesco	<i>Voyage chez les morts</i> / pièce de théâtre
1983	Samuel Beckett	<i>A Piece of Monologue</i> / pièce de théâtre*
	Samuel Beckett	<i>Mal vu mal dit</i> / prose
1984	Samuel Beckett	<i>Quoi où</i> / pièce de théâtre**
	Nathalie Sarraute	<i>L'Usage de la parole</i> / nouvelles
	Nathalie Sarraute	<i>L'Enfance</i>
1986	Samuel Beckett	<i>Square</i> / pièce de télévision
	Samuel Beckett	<i>Nacht und Träume</i> / pièce de télévision
	Samuel Beckett	<i>Le Concentrisme</i> / nouvelle

Un astérisque indique la collaboration d'Erika Tophoven-Schöningh et deux astérisques celle de Jonas Tophoven.



Le Prix lémanique de traduction

*destiné à récompenser d'éminentes traductions littéraires
de l'allemand en français et du français en allemand
est décerné, pour l'année 1988,*

à Monsieur Elmar Tophoven

*Les fondateurs du prix espèrent ainsi contribuer à la compréhension
mutuelle et aux échanges fructueux entre les deux langues.*

Pour le conseil de fondation :

Pour le jury :

Lausanne, le



Le Prix lémanique de traduction

*destiné à récompenser d'éminentes traductions littéraires
de l'allemand en français et du français en allemand
est décerné, pour l'année 1988,*

à Monsieur Philippe Jaccottet

*Les fondateurs du prix espèrent ainsi contribuer à la compréhension
mutuelle et aux échanges fructueux entre les deux langues.*

Pour le conseil de fondation :

Pour le jury :

Lausanne, le

PHILIPPE JACCOTTET TRADUCTEUR *

J'entendais un jour Paulhan vanter le bonheur de l'écrivain qui ne connaît pas d'autre langue que la sienne, et qui la *possède* dans un rapport exclusif et jaloux. Assigné à un monde linguistique déterminé et limité, cet écrivain se trouve sommé d'en tirer le meilleur parti: il saura peut-être porter à l'infini son emploi d'éléments finis. Cet éloge de l'isolement linguistique, du «monoglottisme», me semblait singulier de la part de celui qui avait traduit des poèmes malgaches, des textes de Nietzsche, et qui regrettait que l'*Anatomy of Melancholy* de Burton n'ait pas trouvé en France son traducteur. Mais si le propos de Paulhan comportait une mise en garde, c'était contre l'imitation sauvage de l'écriture plurilingue de *Finnegans Wake*. Ainsi Paulhan, qui aimait à rafraîchir, par le biais du paradoxe, les notions élémentaires, rappelait qu'un écrivain doit commencer par savoir sa langue, et y demeurer lié, comme à une terre, à une maison, à un navire. Il ne demandait pas que nous devenions insensibles à la musique des autres littératures; il ne demandait pas que nous bouchions de cire nos oreilles, mais bien plutôt que nous suivions l'exemple d'Ulysse, qui se fait attacher au mât pour écouter le chant des sirènes, tandis que le navire poursuit sa course: la séduction de la voix qui chante *là-bas* ne peut être perçue et goûtée, jusqu'au déchirement, que par celui qui accepte la dure discipline qui le retient *ici*:

Ils me lièrent pieds et mains dans le bateau, debout sur l'emplanture, en m'y attachant avec cordes, puis aux bancs, on

* Allocution prononcée le 29 octobre 1988, à l'occasion de la remise du Prix lémanique à M. P. Jaccottet.

battit des rames les eaux grises. Mais quand on s'en trouva à portée de cri, pressant en toute hâte, ce navire bondissant ne leur échappa point, qui entonnèrent un chant clair:
«Viens Ulysse fameux, gloire éternelle de la Grèce,
arrête ton navire afin d'écouter notre voix!»

(XII, 178-187)

Ces vers de *l'Odyssée*, c'est dans l'admirable traduction de Philippe Jaccottet que je viens de les lire. Et cette traduction, comme celle qu'il fit de Platon, indique aussitôt une relation méditée et ravivée avec les textes où la poésie européenne reconnaît ses sources. Nous comprenons mieux quelques-unes des choses qui *comptent* pour Philippe Jaccottet, poète, lorsque nous lisons, dans la préface à *l'Odyssée*, les lignes où il justifie son parti d'une traduction en vers: il est nécessaire, affirme-t-il, de préserver le «rythme sévère et tout de même subtil» qui «conduit cette fête avec l'autorité d'une très ancienne et majestueuse liturgie»; d'où le désir d'aménager pour la *voix* française d'aujourd'hui un texte qui fut inventé pour la récitation. Ce qui importe à Philippe Jaccottet, aussi bien dans *l'Odyssée* que dans ses autres traductions, c'est l'acte de parole original dans toutes ses dimensions éprouvées, c'est le rapport chaque fois différent, d'auteur à lecteur, de personne à personne, tel qu'il est soutenu par le souffle et par la lettre, par le *ton* de la langue originale:

Si l'on persiste à penser qu'il est possible de lire Homère sans savoir le grec, d'y entendre ne fût-ce qu'un écho très affaibli de l'admirable musique originale, il faut alors traduire, dans la mesure du possible et sans tomber dans l'absurde, *selon la lettre même du texte*. De même, il faut écouter, plutôt que lire, ainsi qu'on le faisait aux origines de l'épopée. Par la lecture à haute voix, le texte retrouve sa lenteur nécessaire, son mouvement, quelque chose de sa résonance.

J'observe que cette approche de la poésie antique, cet appel à la traduction comme expérience de l'écoute, furent le fait de quelques-uns des poètes que Philippe Jaccottet admire le plus: Hölderlin, Leopardi, Gustave Roud. La nostalgie qu'éprouvait Leopardi devant l'inégalable simplicité d'Hésiode et d'Homère, c'est le sentiment dont nous parle à maintes reprises Jaccottet, avec une conscience combien plus aiguë encore de la séparation qui est la nôtre. Leopardi écrivait (et c'était d'abord pour s'excuser): «Sans être un vrai poète, on ne peut traduire un vrai poète.» Leopardi était un vrai poète, et son souci de traducteur était de parvenir à la complète «imitation» (nous n'aimons plus ce terme,

et nous parlerions plus volontiers de l'adéquation du rythme, de la justesse, du niveau du langage, du ton et du timbre, etc.). C'est dans le *Zibaldone* qu'on trouve cette réponse anticipée à Paulhan: «Posséder plusieurs langues donne, dans une certaine mesure, une plus grande facilité de penser avec soi-même, car nous pensons en parlant.» Cet amour *des* langues, lié à l'exigence de la pensée juste et à l'exercice de la traduction, correspond à la meilleure acception qui soit de la *philologie*. L'immense curiosité linguistique du *Zibaldone* leopardien n'est qu'une variante, plus insistante, d'une mise à l'épreuve du langage qui fut inséparable de la grande poésie européenne, depuis Pétrarque pour le moins: cette tradition poétique a vécu d'être la recherche d'une langue, à partir de la mémoire d'un autre chant, à partir du sentiment d'un manque de la vraie parole. Durant longtemps cette attention privilégiée les modèles anciens, et le *poeta philologus* tournait son esprit vers le sublime ou vers la grâce des premiers temps; il y eut, longtemps, un rêve de langue adamique...

Mais hors du mirage d'une plénitude révolue et d'un âge d'or, il y a place encore pour le souci philologique. En quel sens? Philippe Jaccottet en est le parfait témoin. Souci non de *science* linguistique objectivée, mais de moments rares, atteints par la poésie de toutes époques, et auxquels le poète «philologue» mesure ce qu'il veut écrire, ce qu'il vient d'écrire. J'en trouve un exemple dans cette note, de 1967, sur Pétrarque:

J'ai toujours été très sensible à l'italien de Pétrarque, même si je le connais mal, où que je rouvre ses livres. Je ressens ce langage (immédiatement, avant toute réflexion ou analyse) comme tout entier net et poreux, comme constitué d'ouvertures sonores (comme si on marchait dans des galeries toutes de verre et d'espace). Sonorité à la fois douce et cristalline. [...]

Or voici, dans «Quelques notes à partir de Baudelaire», qui paraissent dix ans plus tard, une nouvelle apparition de Pétrarque et plusieurs textes traduits. Le dernier est le «poème à la Fontaine de Vaucluse», où le français de Jaccottet s'approche de la *qualité* si merveilleusement perçue:

Amour, toi qui dans le bon temps fus avec moi
Entre ces rives amicales à nos pensées
Et pour solder nos comptes d'autrefois
Allais avec le fleuve et moi t'entretenant:
Eaux, herbes, feuilles, souffles, grottes, ombres,
Vallées closes, hautes collines et versants

Au soleil, havre de mes peines amoureuses
 Et de tant d'aventures et si sombres,
 Ô vagues habitants des forêts vertes,
 Ô nymphes, et vous que le fond d'herbes fraîches
 Du liquide cristal héberge et paît;
 Mes jours furent si clairs, ores sont noirs
 Comme Mort qui les fit. Ainsi au monde
 Chacun reçoit fortune du jour où il naît.

«I di miei fôr si chiari...» Il faut entendre cela en italien, comme un tintement de cristal qui répondrait au bruit de l'eau fuyante, de cette Sorgue dont j'ai revu il n'y a pas longtemps, toujours aussi distinct et mystérieux, «le fond d'herbes fraîches».

Le traducteur n'oublie pas son écart obligé; il nous livre, comme en regard, les mots italiens (ainsi fera-t-il systématiquement pour l'espagnol, dans sa traduction des *Soledades* de Góngora). Puis Jaccottet revient à son propre souvenir du «bruit de l'eau fuyante», récemment réentendue, de cette rumeur cristalline qui fut recueillie jadis dans le poème italien. Mais cette fois, c'est comme s'il s'arrêtait au bord de son propre poème, qu'il aurait à écrire d'une autre encre. Sa réflexion sur le poème traduit ne pèse pas à la façon d'un commentaire. Elle est un *passage*: du poème à un regard sur le monde — désormais mieux révélé par les vers lus et traduits, tandis que dans le murmure des eaux qui n'a pas cessé, l'attente veille pour de nouvelles paroles, qui lui donneront voix humaine comme si c'était pour la première fois.

Que la traduction ait pu constituer, pour Philippe Jaccottet, quelque chose comme une voie d'accès à sa propre activité de poète; qu'elle ait pu avoir valeur d'acheminement: je l'avance avec le sentiment d'avoir à y apporter aussitôt précisions et nuances. Certains poètes, dans leurs traductions, ont fait prévaloir leur ton personnel, leur métrique, leurs figures préférées: ils ont pratiqué une méthode «assimilatrice», ils ont poussé à l'excès l'appropriation, au point que parfois ils ont inséré leurs traductions dans leurs recueils «personnels». (Joue le fait même sans le dire.) Or c'est là une attitude que refuse Philippe Jaccottet. De l'auteur qu'il admire, et dont il offre le texte en le tournant vers nous, en *version* française, il veut que la voix reste perçue, en vérité, distincte comme celle d'un autre. Et ce respect de l'altérité lui impose de traduire différemment chaque auteur, selon l'esprit ou le génie propre de ceux-ci. A Pierre-Louis Matthéy, grand

poète maniériste dont il a si bien perçu tout ensemble l'acuité et le tourment, Jaccottet reproche d'avoir imprimé son propre maniérisme, indistinctement, à tous les poètes anglais qu'il avait rassemblés en son *Cahier*: ... «La poétique de Matthéy est imposée, toujours la même, à des textes très divers dont la poétique originale cesse d'être suffisamment perceptible.» Et après avoir comparé des vers de Keats et leur traduction par Matthéy, il ajoute: «Je suis trop bien placé pour connaître l'extrême difficulté de toute traduction de poésie, pour condamner ici une technique de traduction qui consiste à recréer le poème par d'autres moyens que ceux dont s'est servi l'auteur»... L'on voit mieux, par opposition, ce qu'est la poétique de Jaccottet traducteur: elle consiste à adopter (par des voies intuitives, non techniques) la «poétique originale», à se soumettre à celle-ci jusqu'à l'effacement de soi. Si nombreuses qu'aient été les voies de communication entre les poètes traduits et l'œuvre personnelle, si étroite qu'ait été la sympathie, Philippe Jaccottet ne fait pas figurer ses ouvrages de traduction sur la page habituelle où sont signalés les livres «du même auteur». C'est en quoi il diffère de Gustave Roud, qui le précéda et lui servit de guide sur les pentes du Nord, qui mènent à Hölderlin, Rilke, Novalis. Là où Gustave Roud laissait deviner une osmose, Philippe Jaccottet préfère marquer une séparation, qui n'est pas un désaveu, ni le signe d'une absence de lien passionnel. Plutôt, et par souci de vérité, la reconnaissance d'une distance jamais complètement surmontée, le sentiment de l'impossibilité de réaliser la fusion consubstantielle. Il y a là, tout ensemble, discrétion et générosité: tout donner de soi, en sachant bien qu'on ne rendra jamais pleine justice à la musique d'une autre langue. A quoi s'ajoute une autre raison. D'une activité qui eut, et qui a toujours fonction initiatique pour lui, Philippe Jaccottet a choisi de faire son métier. Et ce métier, en l'assumant complètement, il l'a voulu distinct de l'œuvre personnelle. Tellement distinct, lié si nécessairement à tout ce qu'un tel métier comporte d'astreintes extérieures, de discipline intérieure, qu'il devait nécessairement en résulter un partage du temps, et, nous le devons bien, la fréquente obligation de différer le travail le plus personnel. Cela ne fut pas toujours facile: quiconque a eu affaire au travail d'édition le sait, sans même recourir aux très discrètes allusions que l'on trouve dans les écrits de Philippe Jaccottet. Car il s'agit de toute une œuvre seconde, à côté de l'œuvre première. Par son ampleur, par sa très haute qualité, cette œuvre seconde eût à elle seule pu justifier toute une existence, fonder une réputa-

tion, mériter une immense gratitude. Assurément, Jaccottet n'a traduit qu'en faisant valoir ses choix, à partir d'un sentiment d'affinité, et, quand il s'est agi de Hölderlin, d'Ungaretti, nous sommes assurés qu'il y allait d'une sorte de don en retour fait à des poètes tenus pour des modèles : il fallait remercier ceux à qui l'on doit la révélation d'une profondeur du monde, ceux avec qui l'on a vécu en dialogue, les remercier en leur prêtant notre langue, en leur offrant une écoute élargie.

Mais autre chose est de retenir pour soi, pour quelques amis, les moments les plus émouvants, les textes qui *surpassent* ; et autre chose est de se vouer (seul ou en compagnie) à la publication d'une œuvre intégrale. Les lecteurs français doivent à Jaccottet (et à ceux qu'il a rassemblés autour de lui) tout Hölderlin, toute *La Vie d'un Homme*. A quoi s'ajoute la monumentale traduction, par Jaccottet seul maître de l'ouvrage, de la quasi-totalité de l'œuvre de Robert Musil. Jaccottet, notamment dans la traduction du *Journal* de Musil, a surmonté l'extrême difficulté qu'il y avait à trouver les équivalents précis des termes scientifiques, psychologiques, philosophiques auxquels Musil avait eu recours. Il a recréé en français la langue intellectuelle de Musil. Résultat d'autant plus admirable qu'il avait obligé Jaccottet à s'éloigner du domaine plus immédiatement sensible dans lequel il préfère se mouvoir. Mais il fallait que *tout* soit porté au plus haut degré de netteté : Jaccottet ne pouvait faillir à cette éthique de la justesse qui prévaut dans tous ses écrits. Dans les livres mêmes que l'on admire, il existe des moments faibles. Mais les pages que sauterait le lecteur, il faut que le traducteur les serve aussi bien que les autres. Car le métier de traducteur est fondé sur un pacte de fidélité ; Philippe Jaccottet l'a scrupuleusement respecté. On le surprend, parfois, à raturer ses propres choix d'expression. A propos du *Nachlass zu Lebzeiten* de Musil, Jaccottet écrit : « Certes, il m'arrive de regretter que ma traduction du titre, *Œuvres préposthumes*, si elle a l'avantage de la densité, émousse l'amère ironie du contraste entre *Nachlass* et *Lebzeiten*, qu'on aurait peut-être dû rendre par *Legs d'un vivant*. »

Je m'en voudrais de ne pas mentionner, pour finir, les aires géographiques dont proviennent les œuvres traduites par Jaccottet. Un homme se définit, entre autres, par l'espace des amitiés dont il s'est entouré. C'est par là qu'il marque sa différence, sa solidarité. Nous connaissons en France de merveilleux traducteurs de poésie, Pierre Leyris, Yves Bonnefoy : leur domaine de prédilection est la langue anglaise. A partir d'une adolescence lémanique

(l'occasion lui étant donnée de lire à leur parution même les traductions de Roud, ou celles que Georges Nicole proposait de Dante), Philippe Jaccottet a écouté tour à tour les voix du monde germanique et celles du Midi. A la traduction de *l'Odyssée* et du *Banquet* répond celle d'*Hypérion*, à la traduction d'Ungaretti, de Cassola, de Fruttero et Lucentini, de Bigongiari répondaient celles, bien sûr, de Hölderlin et de Musil, mais aussi de Rilke, de Benjamin, d'Ingeborg Bachmann, de Muschg, de Härtling. (J'aurais dû le souligner davantage : l'échange littéraire d'aujourd'hui trouve en Jaccottet un intermédiaire non moins actif que les œuvres passées au rang de « classiques ».) On ne s'étonnera pas que parmi les œuvres allemandes traduites par Jaccottet, il y en ait qui sont elles-mêmes tournées vers la Grèce (*Hypérion*) ou vers l'Italie : *La Mort à Venise*.

On dessinerait ainsi une ligne de cœur des grandes attirances qui se sont exercées pour Philippe Jaccottet, entre la Souabe de Hölderlin et la Rome d'Ungaretti, avec, alentour, bien d'autres horizons, plus au nord, ou vers le centre de l'Europe, et jusqu'au désert égyptien dont la mémoire est tendue derrière l'œuvre d'Ungaretti l'alexandrin. Ligne de cœur orientée par les amitiés et par les attaches durables : elle rejoint le nord en passant par Carrouge, et s'oriente vers les paysages virgiliens en passant par Grignan. Encore faut-il reconnaître que cette ligne nord-sud est croisée par un autre axe, d'un autre sud à un autre nord européens : cet axe-là unit obliquement l'Espagne baroque de Góngora, et la Russie tragique de Mandelstam ; il est tendu entre l'horizon de la fable métaphorique et solaire où scintille une fête intemporelle et les lieux sombres de notre siècle où fut mise à l'épreuve la résistance du souffle, à l'extrême limite de l'étouffement :

Je ne suis pas encore mort, encore seul,
Tant qu'avec ma compagne mendicante
Je profite de la majesté des plaines,
De la brume, des tempêtes de neige, de la faim.

Dans la beauté, dans le faste de la misère,
Je vis seul, tranquille et consolé,
Ces jours et ces nuits sont bénis
Et le travail mélodieux est sans péché [...]

De ces lectures, de ces traductions, de ces préfaces aux volumes traduits, une troisième œuvre de Jaccottet s'est trouvée comme irriguée : œuvre de réflexion sur la poésie, « éléments d'une poé-

tique»... Cette troisième œuvre, aussi peu théoricienne que possible, achève un cercle qui rejoint l'œuvre première et fondamentale. Qu'on lise la récente *Transaction secrète*, qu'on relise *Paysages avec figures absentes*, et *Le Commerce des Muses*. On verra que lire, traduire, écrire en son nom propre n'ont jamais eu lieu, pour Philippe Jaccottet, qu'à partir d'une seule et même interrogation, précise, intense, sans concession, tendrement attentive, tournée vers ce qui ne peut recevoir d'autre nom que «l'insaisissable». Garder *en vue*, par delà les choses et grâce à elles, *une seule réalité* qui nous dépasse, cela est rare en notre époque de dispersion. En sa double qualité de poète et de traducteur, à force de liberté sauvegardée et de limpidité du regard, Philippe Jaccottet y est parvenu. L'exemple qu'il nous donne est précieux. Il convenait qu'il en soit publiquement remercié.

Jean STAROBINSKI

REMERCIEMENT *

Mesdames, Messieurs,

Me voilà, ce n'est pas de l'art oratoire, embarrassé. Jusqu'ici, à la seule exception d'une occasion analogue, à Cologne, où je ne sais plus du tout comment je m'en suis tiré, j'ai fui systématiquement toute circonstance où je risquais d'être questionné sur la traduction en général, ou mon travail de traducteur. Pour m'éviter un aveu presque imprononçable. Aujourd'hui, comme autrefois à Cologne, je suis coincé: n'étant pas encore devenu assez ours pour me dispenser de remercier ceux qui m'honorent comme on le fait aujourd'hui.

Cet aveu, dont je crains, de surcroît, qu'il ne paraisse, paradoxalement, plus orgueilleux que modeste, c'est que je suis dans une ignorance presque totale des théories de la traduction (comme de celles, qui pis est, de la littérature); plus grave encore, que je n'ai jamais réfléchi sérieusement aux problèmes qu'elle pose; que j'ai donc toujours pratiqué cet art de façon à peu près uniquement instinctive, pour ne pas dire à la légère. (Je m'avise que j'ai fait de même en écrivant.) Il y a là, bien sûr, une variante nouvelle de la fable du Renard et des raisins. Ces théories que je dédaigne, ces réflexions que je m'épargne, c'est faute d'avoir la volonté et la capacité, les unes, de les comprendre, les autres, de les mener. Mais, si j'approfondissais un peu (ce que justement j'évite!), qui sait si je n'aboutirais pas à la découverte, *horribile dictu*, que je n'aime pas tant que ça la littérature, du moins en tant qu'elle devient problème, machine fonctionnante et matière à commen-

* Allocution prononcée par M. P. Jaccottet, le 29 octobre 1988.

taires (lesquels prolifèrent aujourd'hui sur elle à faire peur, comme les vers sur un cadavre). Mais je me garderai de poursuivre dans cette voie, pour ne pas me déconsidérer tout à fait.

Après cet aveu, l'on comprendra que la découverte fortuite, dans un recueil en hommage à Roger Caillois, d'une ébauche manuscrite de cet auteur où se trouvait énoncée de la façon la plus nette la règle même à laquelle je m'étais plié d'instinct sans me la formuler jamais, pour la traduction de la poésie, combien cette découverte devait à la fois me rassurer et m'arranger, en me dispensant de tout effort supplémentaire dans ce sens. Et cela d'autant mieux que je trouvais cette règle énoncée par un auteur, lui, aussi savant que réfléchi, et le moins suspect qui fût de céder jamais aux séductions du vague, à l'exaltation du sentimental ou de l'irrationnel (un esprit, au contraire, plutôt excessivement raisonnable parfois).

La circonstance avait été celle-ci: en 1964, Roger Caillois avait traduit *El Hacedor, l'Auteur*, de Borges, qui comporte de nombreux et très beaux poèmes. Quelques années plus tard, un autre traducteur et ami de Borges, Nestor Ibarra, publiait l'*Œuvre poétique*, alors intégrale, de celui-ci, «mise en vers français»; livre précédé de l'imprimatur sans réserves de l'auteur et d'une préface d'un traducteur visiblement aussi sûr de ses principes que de ses dons et de sa réussite. C'est à cette publication sans doute que répond le brouillon de Caillois, dont je ne sais, au demeurant, s'il a jamais pris forme imprimée ailleurs. Le voici:

Il est une hiérarchie dans les trahisons qu'un traducteur peut commettre. Une seule est inexpiable: celle du ton. Je connais des traductions de J. L. Borges (puisque, de lui, j'ai déjà parlé) où ses poèmes pudiques, denses, cérébraux s'il en fût, deviennent sentimentaux et larmoyants, comme écrits par quelque Marceline Desbordes-Valmore en état de mélancolie volubile, à cause des bouche-trous et des accommodements divers auxquels le traducteur s'était contraint pour respecter les règles de la versification française, règles d'ailleurs relativement récentes et déjà largement battues en brèche. Le résultat fit sur moi l'effet de l'ilote ivre. C'est que tout s'efface et cesse de compter devant le *ton* propre au poète: c'est ce ton qui est irremplaçable, et non la rigidité d'une réglementation extérieure et anonyme. Négliger de rendre ce qui rend l'accent d'un poète immédiatement reconnaissable, est faute capitale. C'est ruiner ce qui seul permet de l'identifier et ce qui fait *sa* poésie et empêche qu'on la confonde avec celle de quelque autre. Le premier devoir du traducteur est de tenter d'en procurer l'équivalent

dans son autre langue. Certes, la fidélité métrique y concourt pour sa part, mais pour sa part seulement.

Il me reste à essayer d'expliquer pourquoi pareille solution, pareille échelle des valeurs, qui va presque de soi, a si rarement été adoptée par les traducteurs de vers. C'est sans doute qu'ils étaient subjugués par l'idée qu'ils avaient à traduire des vers plus qu'un poète irremplaçable. C'est aussi qu'ils avaient tendance par tradition à confondre poésie et versification. C'est peut-être surtout afin de n'être pas accusés de paresse, d'impéritie ou d'incapacité, de préférer la facilité à l'effort...

Cette critique, un peu dure sans doute pour Ibarra, mérite d'autant plus d'être rappelée qu'elle vaudrait, hélas! pour la plupart des traductions récentes de la poésie russe qui font parler à de grands poètes contemporains une langue qui, dans le lyrisme français, n'a tout simplement plus cours. (Et les problèmes de la grande prose ne sont pas, pour l'essentiel, différents.)

S'il me faut absolument revenir à mon propre travail, je dirai seulement ceci: que j'ai traduit, par nécessité alimentaire, beaucoup trop de pages; que, plus savant, plus réfléchi ou plus consciencieux, j'aurais probablement, en bien des cas, mieux fait; mais que toujours, si impossible que ce soit dans l'absolu, je n'ai eu que ce souci de faire passer une voix que j'avais cru entendre et qui m'avait parlé au cœur, en lisant. Je ne sais si c'est cela que votre choix aujourd'hui semble ratifier; quoi qu'il en soit, il est trop tard pour que je devienne plus sérieux.

Philippe JACCOTTET

Du im voraus
verlorne Geliebte, Nimmergekommene,
nicht weiss ich, welche Töne dir lieb sind.
Nicht mehr versuch ich, dich, wenn das Kommende wogt,
zu erkennen. Alle die grossen
Bilder in mir, im Fernen erfahrene Landschaft,
Städte und Türme und Brücken und un-
vermutete Wendung der Wege
und das Gewaltige jener von Göttern
einst durchwachsenen Länder:
steigt zur Bedeutung in mir
deiner, Entgehende, an.

Ach, die Gärten bist du,
ach, ich sah sie mit solcher
Hoffnung. Ein offenes Fenster
im Landhaus—, und du tratest beinahe
mir nachdenklich heran. Gassen fand ich,—
du warst sie gerade gegangen,
und die Spiegel manchmal der Läden der Händler
waren noch schwindlig von dir und gaben erschrocken
mein zu plötzliches Bild. — Wer weiss, ob derselbe
Vogel nicht hinklang durch uns
gestern, einzeln, im Abend?

Rainer Maria Rilke
(*Letzte Gedichte und Fragmentarisches*)

O d'avance perdue
aimée, jamais venue,
quel chant tu aimes, je ne sais.
Te reconnaître dans la houle qui approche,
j'y renonce. Toutes les grandes
images en moi : paysage éprouvé au loin,
tours, villes, ponts, brusque
tournant d'un chemin,
et ce qu'il y a de puissance dans ces pays
jadis de dieux imprégnés:
tout monte en moi et tout,
évasive, te signifie.

Ces jardins que je regardais
avidement, ah, c'était
toi ! Une fenêtre ouverte
à la ferme: et presque tu venais,
pensive, à ma rencontre. Ces ruelles
où j'entrais, tu venais d'y passer,
et les glaces parfois des devantures,
tremblant encor de toi, désignaient apeurées
ma trop soudaine image. Qui sait
si le même oiseau n'a pas traîné son cri à travers nous,
hier, séparés, dans le soir ?

TRADUCTION PHILIPPE JACCOTTET
(R. M. Rilke, *Œuvres II*, Seuil, 1972, p. 428)

M. HUGO, 1802

Contes de l'humanité

Tristesse sans remède

Amour et mort
et la mort de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme
et l'âme de l'âme

Le malin
qui se
le malin
qui se

Le malin
qui se
le malin
qui se

Le malin
qui se
le malin
qui se

Le malin
qui se
le malin
qui se

Le malin
qui se
le malin
qui se

Le malin
qui se
le malin
qui se

Le malin
qui se
le malin
qui se

Le malin
qui se
le malin
qui se

Echos de presse

Traduire sans trahir

Vendredi et samedi, la section d'allemand et le centre de traduction de l'Université de Lausanne-Dorigny organisaient pour la seconde fois un colloque de la traduction littéraire. Une trentaine d'intervenants ont ainsi animé conférences et ateliers, consacrés aux multiples problèmes que rencontrent ceux qui « font passer des textes d'une langue à une autre ».

« Est-il encore nécessaire de traduire ? » s'est interrogé M. Georges-André Chevalaz, dans son discours d'introduction à la remise du « Prix lémanique de traduction » (lire ci-dessous). La réponse fut facile à donner même — ou plutôt surtout — à l'heure de l'anglais envahissant, à l'heure aussi où « l'image semble détrôner le mot ». Et ce n'est pas parce qu'il est dit « qu'on s'entend bien en Suisse parce qu'on ne se comprend pas » qu'il faut renoncer à dresser des ponts entre les différentes langues européennes. Plus en détails, on a parlé « Poétique de la traduction » avec M. Henri Meschonnic, et des problèmes de traduction en langue romanche (M. Dumeng Secchi) ; vendredi soir, Peter Handke et son traducteur Georges-Arthur Goldschmidt ont donné quelques exemples très concrets de traduction. Dans l'après-midi, la centaine de participants aux différents ateliers s'étaient aussi essayés à la traduction allemand-français assistée par ordinateur. Certaines traductions passent pour misérables, traîtres à l'œuvre. D'autres sont vantées comme admirables, exemplaires de respect et de précision. Des qualificatifs souvent extrêmes qui disent bien les difficultés de cet art. Exemple : Simenon. Deux cent vingt romans, parmi les plus lus et les plus traduits du XXe siècle... Mais non sans mal ! C'est en tout cas ce

qui est sorti de la table ronde réunissant sept traducteurs autour de notre confrère Henri-Charles Tauxe. Si le suédois autorise presque du mot à mot, peut-être grâce au « style nordique » de Simenon, la traduction en italien a de la peine à ne pas devenir « trop moderne », à respecter le ton « sans intervenir sur le rythme ». C'est l'un des paradoxes relevés par Henri-Charles Tauxe : « La langue de Simenon, qui nous semble d'une extraordinaire simplicité, dépouillée d'effets littéraires, est pourtant très difficile à traduire. » Allemands, Italiens, Anglais, tous avouent « manipuler » la drogue Simenon « avec force précautions. » Ce qui n'est pas toujours le cas aux Etats-Unis. Les Américains comment ce qui leur paraît inexact ou exagéré. Ainsi s'il n'y a pas de merle au Connecticut, n'en déplaise à Simenon, on changera le nom de l'oiseau. Dans un autre domaine, le whisky vendu au bord des routes se transforme en « soft drink », prophylaxie de l'alcoolisme oblige ! Il aurait fallu d'autres exemples aussi vivants et peut-être un peu plus de temps, car le débat est resté un rien trop superficiel. Un reproche que l'on ne fera pas à Philippe Jaccottet. Là il a été question de « traduction comme expérience d'écoute », et l'on a expliqué comment, à partir de ses travaux sur Homère, Musil ou Rilke, « Jaccottet avait découvert une voie d'accès à sa propre activité de poète ». Humble et mal à l'aise dans cet exercice de réponse, Philippe Jaccottet a avoué que pour lui, « c'est le ton d'un auteur qui est irremplaçable ». Et que dans les exemples ratés (il a cité les poètes russes modernes, qui semblent en français s'exprimer dans une langue désuète), « on avait plus cherché à traduire des vers qu'un poète unique ». Se soumettre complètement à la poétique originale, écouter ses intuitions, investir une œuvre à fond et s'effacer à l'heure de la faire passer dans une autre langue : voilà quelques-uns des secrets d'une traduction fidèle, inventive et respectueuse. Entre les théories intel-

lectuelles de haute volée et l'artisanat génial des meilleurs : ces secrets sont encore bien gardés.

Jean-Blaise Besençon

Deux lauréats

Samedi après-midi, la Fondation du Prix lémanique de traduction récompensait pour la seconde fois deux candidats. L'Allemand Elmar Tophoven, et le Suisse Philippe Jaccottet ont reçu 6000 francs chacun, respectivement pour leurs traductions en allemand et en français. Pour commencer, M. Marcel Schwander a fait l'éloge du travail d'Elmar Tophoven, de ses traductions novatrices de Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Samuel Beckett, Claude Simon, et Marguerite Duras entre beaucoup d'autres écrivains français. C'est Mme Tophoven qui a remercié ; son mari malade n'ayant pas pu se déplacer. Etabli depuis de nombreuses années dans le Dauphiné, le Vaudois Philippe Jaccottet était présent pour entendre M. Jean Starobinski dire tout le bien qu'il pense de ses traductions très difficiles de Musil, de Rilke, de Hölderlin, mais aussi de Homère et de Thomas Mann. Dans sa réponse, Philippe Jaccottet s'est avoué « ignorant des théories de traduction et de littérature », et qu'il avait seulement cherché à faire partager « des voix qu'il avait entendues, et qui lui avaient parlé quand il les avait lues ».

J.-B. B.

JOURNAL DE GENÈVE / 1er novembre 1989

Colloque de Dorigny

A l'écoute des traducteurs

Le Prix lémanique de la traduction vient d'être remis conjointement à Elmar Tophoven et à Philippe Jaccottet

Si la création littéraire reste, en soi, un mystère et une gageure, que dire de la traduction ? Parfois écrivains eux-mêmes, les traducteurs doivent conjuguer un savoir monumental et une part d'intuition, de sensibilité. Le monde entier devrait les choyer et les déclarer d'intérêt planétaire. Passeurs, ils défient les cloisonnements culturels. Bâtisseurs, ils jettent des ponts sur les fossés linguistiques. En fin de semaine passée, ils tenaient colloque à l'Université de Lausanne. Dans ce cadre a été remis le Prix lémanique de la traduction, conjointement à Elmar Tophoven et à Philippe Jaccottet. Décerné pour la première fois il y a trois ans, le Prix lémanique de la traduction avait alors distingué Eugen Helmlé et Walter Weidli. Son propos est de récompenser des traducteurs de haute qualité, travaillant d'allemand en français et réciproquement. Cette année, le jury était présidé par François Bondy. Ouvrant la cérémonie, samedi après-midi, l'ancien président de la Confédération Georges-André Chevallaz a prononcé une allocution pleine de malice et d'humour. Après s'être interrogé sur la nécessité de traduire, il a suggéré qu'il s'agissait d'une « voie privilégiée » pour une « compréhension intime ». Le premier lauréat, Elmar Tophoven, gravement malade, n'a pu assister au Colloque de Dorigny. Marcel Schwander, en prononçant son éloge, l'a tenu pour « un des plus grands traducteurs de notre temps ». Agé de 65 ans, Elmar Tophoven a restitué près de 150 titres français en allemand, de Beckett à Claude Simon, en passant par Claude Mauriac, Daniel Boulanger, Nathalie Sarraute et beaucoup d'autres. En 1985, lors de la première rencontre de Dorigny, il avait exposé sa méthode de traduction. Avec son épouse, il est également à l'origine d'un collège, implanté en Allemagne, où les traducteurs peuvent travailler dans d'excellentes conditions, mais aussi parler entre eux. Recevant le prix, Madame Tophoven a expliqué comment son mari mettait les textes à l'épreuve en les lui lisant, en

attendant une discussion, une critique du travail accompli. La traduction, c'est la recherche toujours recommencée de la solution la meilleure.

Cerner l'insaisissable

Après un intermède musical, Jean Starobinski est monté à la tribune pour parler de Philippe Jaccottet. Comme toujours, les propos de « Staro » ont été limpides, brillants, pénétrants. Rendre compte de son allocution est forcément la dénaturer de manière scandaleuse. Partant d'une citation de Jean Paulhan, Starobinski en est venu à parler de la traduction « comme expérience de l'écoute », puis du travail dans ce domaine de Philippe Jaccottet, le « poète philologue », avec son « éthique de la justesse ». Pour l'auteur de *La Semaïson*, traduire a été un métier. Le monde francophone lui doit la quasi-intégralité des œuvres de Robert Musil, mais aussi des versions de Hölderlin (en *Piéade*), Rilke, Leopardi, Ungaretti, Gongora, Thomas Mann, Ossip Mandelstam. Pour la poésie, Jaccottet traduit selon ses affinités. L'acte de traduire devient alors, selon Starobinski, une manière de remercier les poètes « en leur prêtant notre langue ». Sans doute la partie la plus intéressante de cette intervention a-t-elle été de situer la traduction dans l'ensemble du projet littéraire de Jaccottet. La traduction atteint « le bord de son propre poème ». Il existe entre elle et l'œuvre personnelle une distinction très nette, revendiquée, mais elle devient aussi une « voie d'accès à sa propre activité ». L'ensemble, qui se complète par les très belles « lectures » de Jaccottet, reste sous-tendu par une seule et même interrogation, qui requiert toute l'exigence du poète : l'insaisissable. Comme une question à cerner au plus près. En prenant la parole, Philippe Jaccottet a insisté sur son ignorance des théories de la traduction et de la littérature en général. Il s'est lui-même défini comme un intuitif. Traducteur par nécessité alimentaire, il a toutefois reconnu « ce souci de faire

passer une voix que j'avais cru entendre et qui m'avait parlé au cœur ». La cérémonie s'est achevée par la lecture de poèmes de Rilke, en allemand d'abord, puis dans la traduction de Philippe Jaccottet.

Regard sur le colloque

La remise du Prix lémanique de traduction mettait fin au Colloque de Dorigny, mis sur pied par la section d'allemand de l'Université de Lausanne. Vendredi après-midi, les activités furent nombreuses. Ainsi Henri Meschonnic prononça une intéressante conférence intitulée « Poétique de la traduction », qui témoigna de la subtilité de sa réflexion sur le problème de la traduction, mais aussi son refus d'aboutir à une « traductologie », discipline érigée en science. De haut vol, réservé aux spécialistes et inconcevable hors du milieu universitaire, la conférence de Meschonnic séduit dans son propos, laisse pantois dans sa forme. On soupçonne l'éminent homme de prendre un malin plaisir aux formules alambiquées et de céder au vertige de la « néologite » (!). Le même jour ont eu lieu plusieurs ateliers de traduction, qui furent l'occasion de rencontres et discussions intéressantes, d'échanges portant parfois sur d'infimes détails. Les traducteurs sont les entomologues de la langue. Vendredi soir se déroula un événement très attendu. Peter Handke et Georges-Arthur Goldschmidt s'entretenaient d'un « exemple concret de traduction ». Le prochain *Samedi littéraire* reviendra sur ce sujet, ainsi que sur le livre que Goldschmidt vient de consacrer à Handke (*Le Seuil*). Pour sa seconde journée, le Colloque de Dorigny avait programmé une table ronde sur le thème « Traduire Simenon ». Après une brève présentation de François Bondy, la discussion débuta. Animée par Henri-Charles Tauxe, elle regroupait des traducteurs de divers pays, mais n'atteint jamais des sommets. A noter encore que les Actes du Colloque seront publiés dans *Etudes de Lettres* et que le Centre de

Traduction de Lausanne vient de naître. Visant à « promouvoir la traduction en Suisse et au-delà des frontières », il est rattaché à la section d'allemand de l'Université de Lausanne.

René Zahnd

24 HEURES / 28 octobre 1988

Traduire

Nous vivons dans un pays quadrilingue où la traduction est une nécessité et une expérience quotidienne. « Faire passer un ouvrage d'une langue dans une autre », pour reprendre la définition de Littré, est un exercice lié très étroitement à notre histoire et à la substance même de la communauté nationale. Il faut donc se réjouir que l'Université de Lausanne, sa très active section d'allemand plus particulièrement, organise en cette fin de semaine le 2e colloque de Dorigny de la traduction littéraire¹.

L'intérêt d'une telle manifestation devrait déborder largement les milieux érudits et académiques, dans la mesure où le phénomène de la traduction concerne les écrivains, les éditeurs, les critiques et la grande masse des lecteurs. Les plaisirs que nous retirons de la littérature seraient, en effet, bien amoindris sans ces ponts jetés entre les cultures, sans ces « translations » qui nous permettent de découvrir à la source même aussi bien des romans russes, sud-américains que la pensée chinoise ou hindoue.

J'avoue n'avoir jamais beaucoup aimé le mythe de la Tour de Babel. Même si cela nous complice un peu la vie, la diversité des langues m'est toujours apparue comme un enrichissement, un des privilèges de l'aventure humaine dans sa passionnante diversité. S'il y a un fond humain commun (essentiellement biologique), les formes du langage, les mentalités, les spécificités de civilisation présentent une

variété passionnante, et c'est très bien ainsi !

Les Européens sont d'ailleurs particulièrement bien placés pour reconnaître et apprécier le rôle formateur, structurant, des relations interculturelles, par le biais des traductions particulièrement. En un temps où l'on s'enfrissonne fort pour tout ce qui a trait aux « horizons européens » (avec pas mal de bavardage et de mercantilisme, il faut l'avouer), il serait hautement opportun de nous souvenir de ce qui est vraiment fondamental.

L'Europe ce livre des traducteurs ? L'affirmation paraîtra moins extravagante si nous faisons preuve d'un peu de sens historique. Il suffit, en effet, de se reporter au Moyen Age pour prendre conscience d'une donnée primordiale : il n'y aurait pas eu d'Europe spirituelle, donc pas d'Europe du tout, sans les transferts de connaissances, de contenus métaphysiques et théologiques qui se sont produits au cours des siècles, et dans lesquels les traductions ont constitué un élément décisif. Songeons à ce qui s'est passé aux VIe et VIIe siècles en Grande-Bretagne, lorsque des missionnaires envoyés par Rome ès pays anglo-saxons vont planter et revivifier la culture latine dont le support politico-impérial avait complètement disparu. Depuis l'arrivée d'Augustin, qui sera le premier évêque de Cantorbéry, ce ne sont pas seulement des chrétiens, mais de distingués grammairiens latins qui fleuriront en « East Anglia » et rétabliront la culture latine en Europe continentale, comme le montre notamment l'activité de maître Alcuin. Ce très grand apôtre et civilisateur est étroitement associé au vaste mouvement qui devait notamment féconder la France carolingienne et rendre possible l'essor intellectuel d'où surgira l'Université de Paris. Mais c'est dans toute l'Europe que ce fabuleux mouvement de transmissions et de connexions interlinguistiques se développera. Dans un tel contexte, il convient de mettre en évidence l'importance des philosophes arabes et juifs, sans

lesquels la transmission de la pensée grecque, de la philosophie d'Aristote en particulier, eût été impossible. Après la fermeture des écoles philosophiques d'Athènes par l'empereur Justinien, en 529 ap. J.-C., c'est en Syrie que s'amorça le vaste mouvement tournant qui réinstaurera la pensée grecque dans l'Occident chrétien. C'est donc avec parfaite raison qu'Etienne Gilson affirmait que « l'œuvre des traducteurs a (...) précédé et conditionné celle des philosophes et des théologiens »². La spéculation musulmane, où s'illustrèrent Alfarabi et Avicenne, trouvera son apothéose en Espagne, Tolède devenant un haut lieu de la traduction et des correspondances philosophiques. Quand on voit ce qui se passe aujourd'hui au Proche-Orient, ce n'est pas sans une certaine nostalgie que l'on pense à cette Espagne du haut Moyen Age, où des penseurs appartenant à l'islam, au judaïsme, au christianisme, coexistaient en une harmonie de formidable créativité conceptuelle. C'était le grand marché de l'esprit, de l'intelligence, de la beauté, de la noblesse intellectuelle. Et nous serions sans doute bien inspirés de ne pas oublier que nous sommes aussi, et surtout, les héritiers et les continuateurs de cette Europe-là ! Les grands traducteurs ont souvent été de grands auteurs, des poètes et écrivains d'envergure. Songeons aux admirables textes où Gustave Roud a fait revivre pour notre joie profonde Hölderlin ou Trakl. Et c'est avec une satisfaction toute particulière que nous saluons le Prix lémanique de traduction qui sera attribué, samedi après-midi, à Philippe Jaccottet, l'autre lauréat étant Elmar Tophoven pour ses traductions du français en allemand. Nous reviendrons sur le projet de création d'un centre de traduction, dont le siège serait à Dorigny et qui a reçu un accueil des plus favorables auprès du rectorat de l'Université de Lausanne. C'est un signe réjouissant de la contribution positive et concrète que nous pouvons apporter à la création d'une Europe vivante, où la Suisse pourra être

pleinement associée à la seule entreprise qui vaille, qui est de civilisation.

Henri-Charles Tauxe

1 Le colloque commencera ce vendredi 28 octobre à Dorigny, à 14h, au nouveau bâtiment des sciences humaines. Signalons, en particulier, à 19h, une discussion entre Peter Handke et Georges-Arthur Goldschmidt, un colloque consacré à Simenon le samedi matin 29, dès 10 heures et la remise du Prix lémanique de traduction, au BFSH 2 toujours, l'après-midi, à 14 h 30.

2 Dans cette mine extraordinaire de savoir qu'est *La philosophie au Moyen Age* (Ed. Payot).

TAGES-ANZEIGER / 5 novembre 1988

Maigret und Handke

Übersetzer-Treffen in Lausanne

Kommissar Maigret spricht in hundert Sprachen : Simenons deutsche, schwedische, italienische, englische und amerikanische Übersetzer diskutierten an der Universität Lausanne zusammen am zweiten Kolloquium von Dorigny, an dem auch der Schriftsteller Peter Handke von seinen Erfahrungen als Übersetzer plauderte. Übersetzerpreise in der Höhe von je 6000 Franken gingen an Elmar Tophoven (BRD) und Philippe Jaccottet (Schweiz).

Der in Lausanne lebende belgische Schriftsteller Georges Simenon, vorgestellt von François Bondy, hat über zweihundert Kriminalromane unter seinem richtigen Namen, ebenso viele Romane und über tausend Erzählungen unter Pseudonymen geschrieben. Zu Beginn dieses Jahres feierte er in aller Stille seinen 85. Geburtstag, und zwar an zwei aufeinanderfolgenden Tagen, dem 12. und 13. Februar ; er war an einem Freitag, dem dreizehnten, zur Welt gekommen, doch die etwas abergläubische Mutter hatte auf dem Zivilstandsamt den zwölften angegeben.

Maigret à l'américaine

Aus Gesundheitsgründen konnte Simenon am Gespräch nicht persönlich teilnehmen, bestellte aber die Aufzeichnungen auf

Kassetten. Von den Berichten der Übersetzer war derjenige des Amerikaners Curtis am eindrucklichsten: auf Anweisung des Verlegers werden die Simonon-Texte durch Veränderung von Personen- und Strassennamen amerikanisiert, besonders wenn die Handlung in den Vereinigten Staaten spielt (aus pädagogischen Überlegungen wurden auch einige von Simonons Whisky-Säufern auf Soft-Drinks umgeschult). Der grosse Publikumserfolg der Veranstaltung in den neuen Universitätsgebäuden von Dorigny war vor allem der Anwesenheit Peter Handkes (« Publikumsbeschimpfung ») zuzuschreiben. Der 1942 in Kärnten geborene und heute in Salzburg wohnhafte Schriftsteller philosophierte mit dem in Paris lebenden Schriftsteller Georges-Arthur Goldschmidt über Probleme der Übersetzung (Handke und Goldschmidt übersetzen sich gegenseitig). Dabei kam Handke zur Feststellung, er habe keine Methode des Übersetzens; bei der Lektüre seiner Vorlage sehe er Bilder, die nicht aus seiner Erfahrung kämen und ihm noch nie begegnet seien, und diese Bilder übertrage er dann in seine Sprache. (Womit er doch eine Methode des Übersetzens skizziert hatte.)

« Intuitiv » arbeitet auch der Waadtländer Schriftsteller Philippe Jaccottet (geb. 1925), der als Übersetzer von Musil, Hölderlin, Thomas Mann und Homer zu den hervorragenden Vermittlern der Weltliteratur gehört, während sich der zweite Preisträger, Elmar Tophoven, Übersetzer von über 150 Werken der französischen Literatur, als Theoretiker des « transparenten Übersetzens » und als Gründer des Übersetzerkollegiums Straelen (Nordrhein-Westfalen) einen Namen gemacht hat.

Marcel Schwander

WALLISER BOTE / 31 octobre 1988

Preisträger

Lausanne — (AP) In Lausanne ist am Samstag der « Prix lémanique de traduction » verliehen worden. Unser Bild zeigt einen der beiden Preisträger, Philippe Jaccottet (rechts), der die Auszeichnung aus den Händen des Schriftstellers François Bondy entgegennimmt. Jaccottet machte sich einen Namen mit Übersetzungen der Werke von Musil, Rilke, Hölderlin, Muschg und Thomas Mann.

L'EST VAUDOIS / 1er novembre 1988

Traduction littéraire à Lausanne

Colloque international

Le 2e Colloque international sur la traduction littéraire s'est ouvert vendredi, pour deux jours, à l'Université de Lausanne-Dorigny. Le Prix lémanique de traduction, dont les lauréats sont, cette année, Philippe Jaccottet (pour la traduction d'allemand en français) et Elmar Tophoven (pour la traduction de français en allemand), sera remis à l'occasion du colloque. Chaque lauréat reçoit 6000 francs.

(ats) Le colloque, patronné par la fondation Pro Helvetia et la faculté des lettres de l'Université de Lausanne, doit permettre à des traducteurs de plusieurs langues parlées en Europe de discuter de leurs problèmes. Exemple de sujet abordé: « Traduire Simonon », avec la participation de traducteurs et de traductrices d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne, d'Allemagne fédérale et de Suède.

Le Vaudois Philippe Jaccottet, établi depuis de nombreuses années dans le Dauphiné (F), a rendu accessibles aux lecteurs francophones les œuvres essentielles de Musil, Rilke et Hölderlin; il est connu aussi pour ses traductions de textes de Ludwig Hohl, Adolf Muschg, Thomas

Mann et Walter Benjamin. Quant à Elmar Tophoven, on lui doit des traductions novatrices de Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Samuel Beckett, Claude Simon, Marguerite Duras et autres auteurs de langue française. Le Prix lémanique de traduction est décerné tous les trois ans.

NEUE ZÜRCHER ZEITUNG
3 novembre 1988

Aspekte literarischer Übersetzungen

Ein Kolloquium an der Universität Lausanne

rma. Den Auftakt zu dem am 28. und 29. Oktober in den modernen Räumlichkeiten von Lausanne Dorigny durchgeführten Kolloquium machten zwei Plenarvorträge. Henri Meschonnic (Paris) unterzog in seinen « Poétique de la traduction » betitelten Ausführungen die Übersetzungskonzepte einer kritischen Würdigung. Anhand von Beispielen aus Calvino und Shakespeare legte er dar, dass manches aus dem Original verraten wird, wenn man bei der Übersetzung Elemente der Prosodie opfert. Jürgen von Stackelberg (Göttingen) sprach « über das Veralten von Übersetzungen ». Dass dieser Vortragstitel ein Paradox umschreiben kann, zeigte der Referent in der Folge an Cervantes' « Don Quichotte » und Diderots « Neveu de Rameau », wo Tiecks bzw. Goethes Übertragungen neben solchen aus der Wilhelminischen Zeit oder der Modernen sehr wohl noch bestehen.

In der Folge verteilte sich das Auditorium auf drei Arbeitsgruppen. Die erste war — mit Referaten von Gilbert Musy (Les Clées) und Helmut Scheffel (Frankfurt) — Fragen der literarischen Übersetzung vom Deutschen ins Französische und umgekehrt gewidmet. Aspekten der sprachlichen Binnenbeziehungen in der

Schweiz ging man im zweiten « Atelier » nach. Hier zeigte Dumeng Secci (Sent), dass die neugeschaffene rätoromanische Koine (Romantsch Grischun) für die Übersetzung wissenschaftlicher Texte ein geeignetes Instrument darstellt.

Die Teilnehmer in der dritten Gruppe wurden mit Beispielen experimentellen Übersetzens bekannt gemacht. Soverwies Felix Philipp Ingold (Zürich) auf seine deutsche Version von Michel Leiris' « Glossaire » mit seinen Buchstabenspielerien. Eugen Helmlé seinerseits, der Übersetzer der « Disparition » von Georges Perec, beeindruckte mit dieser seiner Leistung, der Wiedergabe eines Textes, der kein einziges « e » enthält...

Den grössten Publikumserfolg stellte die Veranstaltung am Abend des ersten Tages dar, als Peter Handke und Georges-Arthur Goldschmidt (Paris) — die sich gegenseitig übersetzt haben — auftraten. Handke, dessen Auskünfte durch Unmittelbarkeit und Aufrichtigkeit beeindruckten, erinnerte an entscheidende Momente seiner eigenen Übersetzertätigkeit, so an die Begegnung mit Aischylos und René Char; er habe dabei erfahren, dass der Wiedergabe von Bildern sozusagen die eigene Sprachlosigkeit vorausgehen müsse. Eine Übersetzung sei das Gegenteil einer Interpretation, meinte er; nie würde er sich an eine sogenannte Nachdichtung wagen.

Im Zentrum des zweiten Kolloquiumstages stand Georges Simonon, der, mit seinem 220 Titel umfassenden Romanwerk ein Phänomen in viele Sprachen — auch ins Russische und Japanische — übersetzt worden ist. In Form und Gehalt dieses Œuvre sowie in dessen Rezeption führte François Bondy ein. An dem anschliessenden, von Henri-Charles Tauxe geleiteten Podiumsgespräch teilten sieben Simonon-Übersetzer (drei Deutsche, zwei Engländer, eine Italienerin und ein Schwede) ihre Erfahrungen mit. Deutscherseits wurde festgehalten, bei der

Übersetzung dürfe nichts verschönert oder ausgeschmückt werden; das rasch Geschriebene sei flüssig wiederzugeben. Die gewollte Banalität von Simonons Vokabular und das Staccato seines Erzählflusses oder die so gar nicht dem Ideal der « clarté » entsprechenden stilistischen Zweideutigkeiten wurden hervorgehoben. Bemerkenswert war die unterschiedliche Wertung des Schwierigkeitsgrades durch den Schweden und die Engländer. Letztere verwiesen auch auf die teilweise merkwürdigen (moralisierenden) Anpassungen, denen ihre Übersetzungen in den USA unterworfen werden.

Im Rahmen dieses Kolloquiums wurde am 29. Oktober zum zweitenmal der « Prix lémanique de traduction » verliehen, mit welchem alle drei Jahre zwei Übersetzer — je ein Vertreter des Deutschen und des Französischen — ausgezeichnet werden. Nachdem alt Bundesrat Georges-André Chevallaz zum Auftakt einige geistreiche Überlegungen zum Verhältnis von Übersetzung und Informatik sowie zur Respektierung der Eigenart des andern als Grundlage gegenseitigen Verständnisses gemacht hatte, stellte Marcel Schwander (Lausanne) den (krankheitshalber an der Teilnahme leider verhinderten) Preisträger deutscher Sprache vor: Elmar Tophoven. Dieser, « einer der grössten Übersetzer unserer Zeit », der unter anderem Werke Samuel Becketts und Claude Simons ins Deutsche übertragen hat, ist Initiator und Gründer des 1985 eröffneten europäischen Übersetzerkollegiums in Straelen (Niederrhein). Anknüpfend an Vorbilder in der Antike und im Mittelalter (Schule von Toledo), wird dort mit modernen Hilfsmitteln, welche die Resultate sorgfältiger Arbeitsbeobachtungen verwertet haben, sowie in intensivem Erfahrungsaustausch gemeinschaftlich übersetzt. Dieses Kollegium, zu welchem jetzt auch in Arles ein Gegenstück existiert, ist nicht zuletzt ein Beitrag zur Völkerverständigung.

Preisträger französischer Sprache ist Philippe Jaccottet, dessen Laudatio Jean Starobinski (Genf) hielt. Jaccottets Übersetzerwerk, die Brotarbeit eines eigenständigen Dichters, weist in alle Himmelsrichtungen — mit Hölderlin und Musil nach Norden, mit Petrarca und Leopardi nach Süden —; es hat sich der Antike (Homer) ebenso geöffnet wie den Zeitgenossen aus dem deutschen Sprachraum. In den Vorworten ist der Übersetzer immer auch Interpret seiner selbst und bekennt sich zur Respektierung des Wesens — und bei den Modernen: des Engagements — des Originals. In seiner Dankadresse, die er mit dem Vortrag von vier Rilke-Sonetten in seiner Übertragung schloss, hielt Jaccottet fest, bei Übersetzungen (deren Theorien ihm eigentlich ganz unbekannt seien) sei das Entscheidende, den richtigen Ton zu treffen.

24 HEURES / 4 novembre 1988

Georges Simenon dans le texte

Traduire un ouvrage de Georges Simenon est une entreprise qu'on tient souvent pour aisée. Un cliché bien établi et complaisamment ressassé par des critiques peu perspicaces veut, en effet, que ce style dépouillé, d'où tout « littéraire » semble absent, se prête facilement à toutes les transpositions langagières. Il suffit de s'être risqué une seule fois dans l'aventure pour réaliser toute la fausseté de ces idées reçues. Et il était fort intéressant d'entendre l'autre jour, au Colloque de Dorigny, des traducteurs anglais de Simenon évoquer les difficultés qu'ils ont reconstruites dans leur travail. Si l'on cherche à cerner le génie spécifique de ce diable de très grand écrivain, on rencontre un paradoxe: il y a, dans la manifestation immédiate de l'écriture, une langue effectivement simple, refusant toute sophistication, toute boursofflure. Des mots de tous les jours. « Il ne pleuvait pas. Il ventait un peu, de nord-ouest, avec

un ciel gris uni » (« La Marie du Port »). On se dit qu'on aurait pu l'écrire de la même façon. L'extraordinaire et le vrai mystère créateur chez Simenon est qu'avec ces phrases d'une banalité provocante à force d'être voulue, avec ces mots tout platement quotidiens, le romancier réussit à faire exister le monde en trois lignes. Quelques syllabes et un paysage, un être humain sont présents, avec une puissance telle que nous ne les oublierons jamais, vous êtes embarqué et il est difficile d'entrer dans un de ces récits sans aller jusqu'au bout, fasciné, passionné, séduit par une magie d'autant plus efficace que ses moyens techniques sont réduits au strict minimum. Comme Ramuz (il y aurait là un rapprochement à creuser), Simenon part de l'élémentaire, les choses, les couleurs, les odeurs directement données à la sensation, car ils possèdent tous deux, dans leur registre propre certes mais avec une troublante convergence, une perception de terriens, de paysans, des gens qui « pensent avec les mains », comme aimait à dire Denis de Rougemont. Mais attention! Rien ne serait plus erroné que de confondre une telle démarche avec du « réalisme » et la filiation Balzac-Simenon nous apparaît comme un contresens absolu. Car l'intuition qui soutend le roman simenonnien ne s'enferme pas dans la restitution de l'objectivité; elle se présente au contraire comme une subversion discrète, mais implacable et décisive, des apparences, des évidences rassurantes du visible. Ce monde qu'on pourrait croire confiné à ce qui est, au palpable, déborde au contraire sans cesse vers l'imaginaire, le rêve, tout finit par y être subrepticement décalé, transformé, on ne sait plus trop où l'on en est, les substances sont prises dans une sorte de dérive ontologique d'où peuvent surgir l'angoisse, l'échec, la mort, ou l'énigmatique rédemption de celui qui est allé jusqu'au bout de la défaite et de la déchéance. Prenez la fin d'un roman superbe et terrible comme *La neige était sale*, où les personnages baignent dans

une atmosphère éminemment onirique, un homme vit un cauchemar où plus rien ne semble réel, mais prend cette densité formidable des terreurs fantasmées émergeant de profondeurs que le mot inconscient ne parvient même plus, en définitive, à exprimer. « Réaliste », cet écrivain à l'impressionisme subtilement audacieux, qui vous parle d'un « jaune malsain » pour évoquer un climat tropical, ne respecte ni la séparation des règnes ni les catégories bien ordonnées du raisonnable, sans parler de sa manière d'utiliser les temps verbaux qui donne de l'urticaire à ses traducteurs et témoigne d'un instinct de la durée d'une finesse et d'une complexité que ne réussissent pas à approcher les plus savants développements d'un Kant ou d'un Bergson? Quand on commence à saisir les mécanismes créateurs chez Simenon, on comprend la formidable énergie qu'il a dû déployer, chaque fois qu'il se mettait en roman, comme il disait, afin de réaliser le miracle et donner à son écriture la plus grande densité dans l'extrême concision. Et qu'il a fini par prendre la décision de ne plus écrire, dès le moment où il s'est rendu compte qu'il risquait de se briser à des limites trop fréquemment rencontrées. Simenon intraduisible? L'affirmer sans nuance serait injuste envers les excellents spécialistes qui l'ont fort bien servi dans des langues aussi diverses que le suédois, le russe ou le japonais. Il n'en reste pas moins certain qu'il faut avoir traversé pas mal de déserts, et côtoyé un certain nombre de gouffres pour comprendre, comprendre vraiment, dans le texte original déjà, des mots si beaux, si prodigieusement simples, comme ceux qu'on lit à la fin de « La fuite de Monsieur Monse ».

« C'était tout. Il était détendu. Il était dans la vie, aussi souple, aussi fluide que la vie. »

Henri-Charles Tauxe

Colloque de Dorigny

Peter Handke et le traduire « juste »

Il y avait foule, vendredi 28 à Dorigny, pour assister dans le cadre du 2e Colloque de traduction littéraire, à une rencontre rare : deux écrivains amis, Peter Handke et Georges-Arthur Goldschmidt, dont chacun est le traducteur de l'autre, se retrouvaient dans un entretien auquel le public était convié à prendre part. D'une liberté bienfaisante après les développements érudits des orateurs précédents, leurs propos captivèrent d'emblée.

Faisant fi de tous les présupposés théoriques, ils n'avaient d'autre ambition que de rendre compte d'une expérience personnelle. Et leurs paroles, à prendre certes, Handke ne manque pas de le rappeler, *cum grano salis*, avaient de quoi séduire, puisqu'elles avaient l'allure d'une profession de foi parfois véhémente, et qu'au lieu de relater le travail du traducteur, elles accordaient une priorité évidente à la problématique de l'écriture. (Georges-Arthur Goldschmidt : PETER HANDKE Seuil, coll. Les Contemporains)

Impossible, pour l'un et l'autre, de traduire pour des raisons autres qu'une affinité profonde, physiquement ressentie, à l'endroit de la voix étrangère qui s'articule dans le texte et dont les interpellations sont porteuses d'un sens qu'il importe non d'interpréter mais de transmettre. La réalisation de ce dessein, toujours imparfaite, puisque sous tel aspect ou tel autre, et surtout s'il s'agit de poésie, l'original sera nécessairement défiguré, affaibli, ou trahi, s'effectue chez Handke en trois temps.

L'analyse rigoureuse des structures grammaticales et syntaxiques permet de dégager ce que l'auteur désigne par le terme mal défini d'« image ». Sise au-delà des énoncés du langage, dont elle cristallise en quelque sorte la substance, cette

« image » doit trouver ensuite dans la langue du traducteur une expression aussi proche que possible, au plan de la morphologie, des sonorités et des rythmes, de l'énoncé original.

Tel est, selon Handke, le traduire « juste » : il importe à force de concentration, de parvenir à ce point d'intimité avec l'autre que sa voix puisse être reconnue. La préoccupation du traducteur rejoint celle de l'écrivain, dont tout l'effort tend, au-delà des vérités générales et des idéologies, vers une justesse capable de percer à jour les discours pour retrouver ce dont ils parlent vraiment.

Par leur qualité remarquable, les traductions de Handke (celles notamment de Ponge, Goldschmidt et René Char) renvoient à son œuvre. Aux lecteurs enclins à céder à cette injonction, la récente étude de Goldschmidt peut s'offrir comme un guide, à la fois perspicace, subtil et remarquablement informé. Loin de n'être, comme l'affirme modestement l'auteur, qu'un « fil de lecture » destiné à « montrer au lecteur ce qu'il savait déjà », elle s'attache à suivre chronologiquement l'éclosion des textes et en fait une exégèse originale. Il n'est pas, actuellement, en langue française, de meilleur commentaire de cette œuvre, à la fois « engagée et rebelle », « inassimilable à toute convention ».

Wilfred Schiltknecht

BASLER ZEITUNG / 2 novembre 1988

Babylonische Sprachverwirrung

Vor drei Jahren kamen die Hüter und Vermittler des abendländischen Bildungsgutes auf die löbliche Idee, doch wieder verstärkt den Kontakt mit der Welt « draussen » zu suchen. Die Philosophisch-Historische Fakultät der Universität Lausanne-Dorigny fand zu Recht, dass es einem viersprachigen Land gut anstehe, in regelmässigen Abständen ein internationales Kolloquium zum Thema der literarischen

Übersetzung auszurichten. Als zusätzlicher Anreiz wurde der von privaten Mäzenen gesponserte Prix lémanique de traduction (12000 Franken) geschaffen, der herausragende Übersetzungsleistungen vom Französischen ins Deutsche und umgekehrt prämiiert. Diesjährige Preisträger waren der Westschweizer Lyriker, Erzähler und Essayist Philippe Jaccottet sowie der bundesdeutsche Übersetzer-Guru Elmar Tophoven, bekannt geworden durch seine Beckett-, Robbe-Grillet- und Sarraute-Übersetzungen. Tophoven wird nicht müde, die Arbeit des Übersetzers unter Ausnutzung der Möglichkeiten moderner Datenverarbeitung/Übertragung (elektronisches Wörterbuch, Telefondienst rund um die Uhr) salonfähig und lehrbar zu machen. Philippe Jaccottet darf das erhebliche Verdienst für sich in Anspruch nehmen, dem französischen Sprachraum literarische Schwergewichte wie Friedrich Hölderlin, Rilke, Thomas Mann und vor allem Robert Musil zugänglich gemacht zu haben.

Ogleich noch immer auf Profilsuche, ist es dem Veranstalter gelungen, die Zweitausgabe des Kolloquiums zum Thema « Literarisches Übersetzen » publikumsfreundlicher und praxisbezogener zu gestalten. Aus einem Forum der akademischen Nabelschau einer intellektuellen Randgruppe wird langsam ein Austragungsort kontroverser Diskussionen, die auch den potentiellen Leser interessieren. Die Übersetzungstheoretiker standen dieses Mal auf verlorenem Posten. Nur eine Minderheit der annähernd 200 Besucher schien bereit, sich in das metasprachige Gedankengebäude des in Paris lehrenden Henri Meschonnic locken zu lassen. Die Betrachtungen zum empirischen, phänomenologischen oder linguistischen Aspekt der « langage » stiessen auf ebenso wenig Gegenliebe wie Meschonnic's These, dass eine « poetische Übersetzung », die sich auf die sozialgeschichtlich bedingte Redeweise (« discours ») beruft, im Gegensatz zum traditionellen Übersetzen, alle (ideologischen) Sprachfallen umsegeln könne.

Was nun eigentlich eine Übersetzung zum Kunstwerk macht, konnte auch der Göttinger Literaturhistoriker Jürgen von Stackelberg nicht sagen. Er berief sich auf die Erkenntnisfortschritte der Literaturwissenschaft und verwies wortreich anhand mehrerer Beispiele auf die banale Tatsache, dass jüngere Übersetzungen häufig rascher veralten als ältere. Stackelbergs Geheimrezept für modernistische Strömungen überdauernde Übersetzungen war nicht gerade das Gelbe vom Ei : stiladäquates Übertragen, umfassende literaturwissenschaftliche Kenntnisse und übersetzerisches Fingerspitzengefühl ! Eine Auflistung der vielen grossen und kleinen Selbstanforderungen der Übersetzer Gilde legt den Trugschluss nahe, der Übersetzer sollte der bessere Autor sein. Um Wortklang, Rhythmus, Syntax und Symbolik dichterisch ebenbürtig zu vermitteln, muss der geplagte Übersetzer das Sprachmaterial bis in seine dunkelsten Winkel ausloten, sich vor-, gleich- oder nachzeitig mit Haut und Haaren in die Person des Autors und seiner Zeit versetzen, und dann noch im eigenen Sprachladen die tauglichste Rückübersetzung finden. Der Übersetzer als Schauspieler, Gelehrter und Wortakrobat mit vorprogrammierter Frustration : Denn wer liest schon Übersetzungen aus Sprachen, die er selbst beherrscht ? Und was nicht minder deprimierend ist : An jeder Übersetzung nagt der Zahn der Zeit.

Handkes Bekenntnis

Publikumsmagnet Peter Handke und Felix Philipp Ingold sorgten dafür, dass die theoretischen Maximalforderungen der Berufsübersetzer auf ein realistischeres Mass zurechtgestutzt wurden. Ingold, der den legendären russischen Avantgardisten verfallen ist, fühlt sich nur von « unübersetzbaren Texten » herausgefordert. Seine « persönliche Poetik » klingt verführerisch einfach : « Das Eigene im Fremden entdecken und das Fremde ins Eigene herüberholen ». Übersetzen als Rettungs-

versuch der Architektur eines Textes, wenn nötig auf Kosten der Bedeutungsebene, immer in der Hoffnung, beim willig-kreativen Leser neue Spracherlebnisse auszulösen. Mit solch formalem Rigorismus hatte der auskunftsfreudige Peter Handke nichts im Sinn. Für die Nachdichtung von Lyrik, in welcher Form auch immer, sei er nicht (mehr) zu haben: « Alliteration, Vokale, Rhythmus und Reim zu finden ist das Schlimmste für mich. » Doch auch die Prosa hat ihre Tücken. Ungefragt räumte Handke eine, dass er mit der von der Kritik bemängelten Übertragung von Walker Percys Jargonsprache ins Hochdeutsche an seine (Übersetzer) gestossen sei. Er vergass auch nicht, so nebenbei « das schöne Stottern der preisgekrönten Übersetzer » zu würdigen, denen pro Übersetzer Handke-Seite 3-4 grobe Fehler passierten. Eine Bemerkung, die beim gleichfalls anwesenden Handke-Übersetzer Georges-Arthur Goldschmidt zustimmendes Lächeln auslöste.

Über den Prozess des Übersetzens waren sich die beiden einig: ohne « Bildwerdung » läuft rein gar nichts: « Der Übersetzer muss Satz für Satz das Bild bekommen. » Erst wenn der fremde Text zum « sprachlosen Bild » geworden sei, würde sich die entsprechende muttersprachliche Syntax samt Rhythmus einfinden.

Spätestens nach den Podiumsdiskussionen zu den Themen « Simenon-Übertragungen » und « Übersetzen in Europa » musste man zur Kenntnis nehmen, dass sich der Beruf des Übersetzers im sozialen Nirwana abspielt. Während noch das unwichtigste Detail aus dem Innenleben des übersetzenden Nachempfingers zum Besten gegeben wurde, kam die Frage, was man übersetzen sollte, erst gar nicht aufs Tapet. Es bedarf keiner grundlegenden Kenntnisse fremdsprachiger Literaturen, um das skandalöse Defizit deutschsprachiger Übersetzungen festzustellen. Das Vorzeigen jener wenigen Autoren, die dank ihres Marktwertes die Übersetzung « exotischer » Risikoliteratur durch-

zusetzen vermögen, behält Alibicharakter. Aufgabe des in drei Jahren neu aufgelegten Kolloquiums könnte es immerhin sein, nach der nun ausreichenden Schilderung der Zustände in den eigenen vier Arbeitswänden, sich endlich in gleicher Ausführlichkeit mit den bildungspolitischen Konsequenzen einer im höchsten Masse fragwürdig gewordenen (Gross) Verlagspolitik auseinanderzusetzen. Reizthemen gäbe es genug.

Heinz Hischenhuber

HIERONYMUS / avril 1988

Vierteljahresschrift für die Übersetzungspraxis
Bulletin trimestriel sur la pratique de la traduction

Le colloque de Dorigny

Très bien organisé par la section d'allemand de la faculté des lettres sous la direction de Monsieur le professeur Lenschen, ce deuxième colloque de la traduction littéraire a réuni les 28 et 29 octobre derniers 150 participants dans les bâtiments ultramodernes (béton, métal, verre) de l'Université.

Les rencontres s'ouvrirent sur une intéressante conférence du linguiste français Henri Meschonnic (Chelles), intitulée « Poétique de la traduction ». S'il refuse d'aboutir à une « traductologie », Meschonnic insiste sur la nécessité de privilégier le « Über-setzen » (avec accent tonique sur le préfixe par rapport au « Übersetzen » habituel). Il oppose l'aspect empirique, phénoménologique ou linguistique du « langage » au mode d'expression conditionné par l'environnement historico-social (le « discours ») auquel la « traduction poétique » devrait faire appel, si l'on veut contourner tous les écueils idéologiques. S'appuyant sur des exemples pris, dans Calvino ou Shakespeare, il montre que le traducteur trahit souvent bien des éléments de l'original quand il les sacrifie à une vulgaire prosodie.

Jürgen von Stackelberg (Göttingen) tenta ensuite de montrer ce qui fait qu'une traduction peut devenir ceuvre d'art. Mais

y-a-t-il réussi ? Se fondant sur les acquis de la science littéraire dans le domaine de la connaissance des œuvres, il en arrive, dans son exposé « Über das Veralteten literarischer Übersetzungen », exemples à l'appui, à la constatation banale que des traductions récentes vieillissent souvent plus vite que d'anciennes. Son secret, pour qu'une traduction perdure, n'a vraiment rien de révolutionnaire : il la veut adéquate au style de l'auteur, s'appuyant sur des connaissances littéraires suffisantes et aidée par une bonne dose de finesse (Fingerspitzengefühl).

Les groupes de travail qui prirent le relais (les « ateliers ») réunirent les participants autour de Gilbert Musy (Les Clées), qui nous parla de ses expériences personnelles dans l'usage des ordinateurs et en montra les limites actuelles dans le travail spécifique de la traduction littéraire, et de Helmut Scheffel (Frankfurt) qui introduisit une discussion intéressante sur la traduction de quelques mots clefs d'un texte de Marcel Proust à la rédaction duquel il travaille actuellement.

Un deuxième groupe, autour de Dumeng Secchi (Sent) s'intéressa au Romantisch Grischun et aux perspectives qu'offre cette nouvelle Koiné romanche dans la traduction de textes scientifiques.

Le troisième groupe se pencha sur deux tentatives expérimentales : celle de Felix Philipp Ingold (Zurich) traduisant le « Glossaire de Michel Leiris et celle de Eugen Helmlé (Sulzbach-Neuweiler), qui a réussi le tour de force de traduire la « Disparition » de Georges Perrec, sans employer un seul « e », à l'instar de l'auteur !

Un des moments forts de cette première journée fut sans conteste le dialogue entre Georges-Arthur Goldschmidt (Paris) et Peter Handke (Salzburg) ; chacun de ces deux écrivains bien connus est aussi le traducteur des œuvres de l'autre. Handke suscita l'admiration de tous par la simplicité et la franchise de ses propos : rappelant quelques moments décisifs de son activité de traducteur (par exemple ses

traductions d'Eschyle, de Ponge et de René Char), il dit avoir appris que la restitution des images avait dû être en quelque sorte précédée par son propre dénuement verbal. Une traduction est le contraire d'une interprétation ; il ne se laisserait jamais entraîner à rédiger une sorte de paraphrase, ou d'adaptation du poème. La réalisation de ce dessein n'est possible que si le traducteur ressent une affinité profonde avec l'auteur et son œuvre, mais il reste bien conscient qu'elle sera toujours imparfaite, même si le traducteur s'astreint à une analyse des structures grammaticales, même s'il tente d'en dégager une « Image » (sorte de cristallisation de la substance intime de l'œuvre) et trouve finalement dans sa langue une expression aussi proche que possible, sur tous les plans, de l'énoncé initial. La préoccupation du traducteur rejoint donc celle de l'écrivain, dont tout l'effort tend à retrouver, derrière le discours, ce dont celui-ci parle vraiment. Georges-Arthur Goldschmidt, non seulement le traducteur mais aussi l'ami de Peter Handke, apporta également sa voix au dialogue, étayant par quelques exemples les propos de son partenaire. Mentionnons qu'il est aussi l'auteur d'une récente étude sur Handke.

Le second jour nous offrit un forum. Présenté par François Bondy (Zurich) et présidé par Henri-Charles Tauxe (Pully), il avait comme thème unique la traduction des romans de Simenon. Trois Allemands, deux Anglais, une Italienne et un Suédois parlèrent tour à tour de leurs expériences de traducteurs qui se révélèrent parfois fort diverses, si ce n'est opposées ; l'un (le Suédois) affirmant que ça avait été une tâche facile, d'autres estimant au contraire que la langue simenonienne, par son apparent dépouillement, rend la traduction périlleuse, car il y a toujours, chez Simenon, une zone de non-dit qui reste quasi intransmissible. En résumé, cette heure a laissé une impression assez mitigée. Cela tenait-il au choix du sujet ou bien à l'impréparation

manifeste de certains participants, je ne saurais dire.

Le colloque prit fin par la cérémonie de remise du « Prix lémanique de traduction », distinction qui est offerte tous les trois ans à deux traducteurs, l'un de langue française et l'autre de langue allemande. Sous la présidence de Monsieur le professeur Lenschen, le nombreux auditoire eut le plaisir d'entendre quelques réflexions spirituelles de l'ancien conseiller fédéral Georges-André Chevalaz dans le style plein d'humour et de sagesse qui est le sien (« La Suisse est un pays qui fonctionne bien parce que les gens ne s'y comprennent pas »). Après s'être interrogé sur la nécessité de la traduction (avec ou sans ordinateurs...), il a indiqué qu'elle était la voie nécessaire pour une « compréhension intime ».

Monsieur François Bondy, président du jury, donna alors la parole à Marcel Schwander (Lausanne) pour prononcer l'éloge du premier lauréat, Elmar Tophoven (Paris); il le tient « pour un des grands traducteurs de notre temps ». Agé de 65 ans, Monsieur Tophoven, gravement malade, n'avait pu assister au colloque. A son actif de traducteur, plus de 150 titres français ont paru en allemand, de Beckett à Claude Simon en passant par Claude Mauriac, Nathalie Sarraute, etc. Ses théories sur la « traduction transparente », il en avait fait bénéficier les participants au 1er colloque de Dorigny, en 1985. Recevant le prix, Madame Tophoven a remercié au nom de son mari et a expliqué comment il mettait les textes à l'épreuve en les lui lisant, dans une recherche permanente de la solution la meilleure grâce aux critiques, aux observations de son épouse.

Jean Starobinski (Genève) eut ensuite la charge, à la vérité pour lui facile, de présenter l'œuvre et la personne de Philippe Jaccottet (Grignan). Comme d'habitude brillant, limpide, pénétrant, le professeur genevois en est venu à parler de la traduction en général, comme « expérience de l'écoute », puis, en parti-

culier, du travail de Philippe Jaccottet et de son « éthique de la justesse ». On doit à Jaccottet une somme considérable de traductions diverses : notons surtout la quasi intégralité des œuvres de Robert Musil, mais aussi des traductions de poètes : Hölderlin, Rilke, Leopardi, Ungaretti, Mandelstam, etc. etc. L'acte de traduire devient alors, selon Starobinski, une manière de remercier les poètes « en leur prêtant notre langue ». Mais traduire les poètes touche aussi au « bord de son propre poème ». Il existe pourtant entre le poème et sa traduction une distinction nette, incontournable et revendiquée par le traducteur lui-même; cependant celle-ci devient « une voie d'accès à sa propre activité ».

Jaccottet, très ému, remercia en termes d'une grande simplicité. Il déclara qu'il était intuitif : « Je suis presque dans une ignorance totale des théories de la traduction ». Il craint une certaine littérature pédante qui lui paraît souvent comme un ver qui ronge le fruit. « La trahison majeure du traducteur est celle du ton, c'est cela qui est irremplaçable ». Malgré les nombreux travaux qu'il a dû entreprendre par nécessité économique, Jaccottet a constamment recherché à en respecter le ton et la vérité.

La cérémonie s'est achevée par la lecture de quatre poèmes de Rilke, en allemand d'abord, puis par la voix de leur traducteur.

Le rédacteur de ces quelques lignes de compte-rendu, bien incomplet il est vrai, se plaît à penser que tout traducteur consciencieux qui a assisté à ces deux journées du Colloque en est ressorti peut-être enrichi ou conforté, mais aussi abattu face aux hautes exigences que la critique littéraire attend de lui. On voudrait en effet qu'il soit un super-auteur, capable de transmettre pensée, sonorités, rythme, syntaxe et symboles d'une manière digne de l'auteur lui-même. Le traducteur : à la fois acteur, érudit et acrobate verbal ! Mais avec, en plus, une frustration inévitable : car, quel lecteur consentira à se

satisfait de traductions faites à partir de textes écrits dans sa propre langue ? Et, ce qui n'est pas moins déprimant : l'usure du temps menace les traductions plus que les œuvres elles-mêmes. Mais il n'y a cependant pas lieu de se décourager. Réconfortons-nous en songeant au rôle absolument indispensable que jouent les traductions dans notre civilisation et songeons à ce que dit Etienne Gilson (dans « La Philosophie au Moyen-Age », Payot); « L'œuvre des traducteurs a précédé et conditionné celle des théologiens ».

Michel Mamboury (ASTL)

LE MATIN / 31 octobre 1988

Traduction

Le 2e Colloque international sur la traduction littéraire s'est déroulé vendredi et samedi derniers à l'Université de Lausanne-Dorigny. Le Prix lémanique de traduction, dont les lauréats sont, cette année, Philippe Jaccottet (pour la traduction d'allemand en français de nombreux écrivains majeurs, tels Musil, Hölderlin ou Ludwig Hohl) et Elmar Tophoven (pour la traduction de français en allemand d'écrivains tels Nathalie Sarraute ou Marguerite Duras) a été remis à l'occasion du colloque. Chaque lauréat recevait 6000 francs. Le colloque, patronné par la fondation Pro Helvetia et la faculté des lettres de l'Université de Lausanne, doit permettre à des traducteurs de plusieurs langues parlées en Europe de discuter de leurs problèmes. Exemple de sujet abordé : « Traduire Simenon ». (ats)

L'HEBDO / 3 novembre 1988

Prix Lémanique

L'un a traduit Musil, Rilke, Hölderlin mais aussi Gongora et des poètes italiens :

c'est Philippe Jaccottet, poète romand qui travaille à Grignan depuis des décennies. L'autre a fondé le Collège européen de la traduction. C'est grâce à lui que Beckett, Duras, Simon, Robbe-Grillet, Sarraute et tant d'autres écrivains français contemporains sont connus des lecteurs allemands. Les deux ont reçu le deuxième Prix lémanique de traduction au cours du deuxième Colloque de Dorigny, organisé par la section d'allemand de l'Université de Lausanne.

NOUVELLES DE LA F I T
REVUE TRIMESTRIELLE publiée par la FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES TRADUCTEURS (F.I.T.) International Federation of Translators, Organisation Internationale Non-Gouvernementale auprès de l'Unesco

VIII. Suisse

Fondation du Prix lémanique de traduction. Palais de Rumine, Place de la Riponne. CH-1005 Lausanne

Remise du Prix lémanique de traduction

Le Prix lémanique de traduction, décerné tous les trois ans à des traductions particulièrement remarquables de l'allemand en français et du français en allemand, sera attribué en 1988 à Monsieur Philippe Jaccottet et à Monsieur Elmar Tophoven.

Par des traductions qui recréent la richesse de ces auteurs, l'écrivain suisse romand Philippe Jaccottet a rendu accessible aux lecteurs francophones les œuvres essentielles de Musil, Rilke et Hölderlin. Il a par ailleurs admirablement bien traduit des textes de Ludwig Hohl, Adolf Muschg, Thomas Mann et Walter Benjamin, pour ne mentionner que les auteurs allemands les plus célèbres.

Elmar Tophoven s'est distingué par ses traductions innovatrices de Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Samuel Beckett, Claude Simon, Marguerite Duras et beaucoup d'autres auteurs francopho-

nes. En outre, Monsieur Tophoven a largement contribué, notamment par la fondation du Collège européen de la Traduction à Straelen (R.F.A.), à promouvoir la qualité et la mise en valeur de la traduction.

Le prix de 1988, s'élevant à 12.000 FrS., est assumé par la Société de la Loterie de la Suisse romande, la maison Nestlé S.A., le Crédit Suisse, la Mobilière Suisse et la fondation Ernst Göhner.

La remise du Prix lémanique de traduction a eu lieu les 28 et 29 octobre à l'Université de Lausanne lors du 2ème Colloque de Dorigny sur la traduction littéraire.

Au cours de ces deux journées d'échanges, d'éminents théoriciens et praticiens de la traduction, tels que Henri Meschonnic, Jürgen von Stackelberg, Peter Handke, Georges-Arthur Goldschmidt, François Bondy, Helmut Scheffel, Felix Philip Ingold et Gilbert Musy prendront la parole. Soulevons également la présence de plusieurs traducteurs anglais, suédois, italiens, espagnols, allemands etc. de l'œuvre de Georges Simenon.

Der Prix lémanique de traduction, der alle drei Jahre für hervorragendes Übersetzen zwischen Französisch und Deutsch verliehen wird, geht 1988 fürs Französische an Philippe Jaccottet und fürs Deutsche an Elmar Tophoven.

— Der Westschweizer Schriftsteller Philippe Jaccottet hat die Hauptwerke von Robert Musil, Rainer Maria Rilke und Friedrich Hölderlin französischen Lesern in kongenialer Weise zugänglich gemacht; zudem hat er — neben italienischen, spanischen und anderen Autoren — Texte von Adolf Muschg, Ludwig Hohl, Thomas Mann und Walter Benjamin übersetzt. — Elmar Tophoven wird ausgezeichnet als der bahnbrechende Übersetzer von Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Samuel Beckett, Claude Simon, Marguerite Duras und zahlreichen anderen französischen Autoren und Autorinnen.

Ausserdem wirkt Tophoven unermüdlich, etwa durch die Gründung des Europäischen Übersetzer-Kollegiums in Straelen (BRD), für die Qualität des übersetzerischen Arbeitens.

Der Preis in Höhe von insgesamt 12.000 SFr. wird für 1988 von folgenden Geldgebern getragen: Société de la Loterie de la Suisse Romande, der Firma Nestlé, der Schweizerischen Kreditanstalt, der Mobilière Suisse und der Ernst Göhner Stiftung.

Die Preisverleihung erfolgte am 28./29. Oktober 1988 in der Universität Lausanne anlässlich des zweiten Kolloquiums von Dorigny zur literarischen Übersetzung. An diesem internationalen Kongress nehmen Theoretiker und Praktiker des literarischen Übersetzens teil, wie: Henri Meschonnic, Jürgen von Stackelberg, Peter Handke, Georges-Arthur Goldschmidt, François Bondy, Helmut Scheffel, Felix Philipp Ingold und Gilbert Musy. Ausserdem werden Übersetzer aus England, Schweden, Italien, Spanien und der Bundesrepublik Deutschland über ihre Erfahrungen mit den Werken von Georges Simenon diskutieren.

SAARBRÜCKER ZEITUNG
12/13 novembre 1988

Der Roman als Stadtplan

Mit Georges Simenon in La Rochelle und Paris Eugen Helmlé

Straelen macht Schule. Das heisst das Übersetzer-Kollegium, das Elmar Tophoven nahe der niederländischen Grenze als Arbeits- und Begegnungsstätte gegründet hat. Jetzt wurde auch in Lausanne ein Centre de traduction eingerichtet, und zwar an der deutschen Abteilung der Faculté des Lettres an der Universität Lausanne. Dort hat man vor drei Jahren auch den Prix lémanique ins Leben gerufen, der jeweils an einen deutschen Übersetzer aus dem Französischen und an einen Französisch-

sprachigen, der aus dem Deutschen übersetzt, vergeben wird. Erster Preisträger zusammen mit dem Schweizer Walter Weideli war der Saarländer Eugen Helmlé. In diesem Jahr ging der Prix lémanique an Elmar Tophoven und Philippe Jaccottet. Die Preisverleihung fand im Rahmen eines Kolloquiums statt, das sich am zweiten Tag mit dem Thema « Simenon Übersetzen » beschäftigte. Dort hat Eugen Helmlé folgenden Text vorgetragen: Ich habe — im Gegensatz zu meinen Queneau- oder Perec-Übersetzungen — nie über eine Methode, Simenon zu übersetzen, nachgedacht. Vielleicht lag es daran, dass ich glaubte, um Simenon zu übersetzen, bedürfe es, im Gegensatz zu dem Experimentellen, keiner besonderen Methode. Erst jetzt, wo ich gebeten werde, meine Simenon-Erfahrungen wiederzugeben, stelle ich fest, dass es auch für Simenon, vielleicht gerade für ihn, bestimmte Wege der Annäherung gibt, die sich bei anderen Autoren, zum Beispiel Perec, verbieten. Es sind dies für mich die Wege über die Topographie, weil sich über sie, wie kaum bei einem anderen, nicht nur das Äusserliche, sondern das Wesentliche, das was Simenon ausmacht, erschliesst.

Ich wage es kaum zu gestehen: als ich meinen ersten Simenon-Roman las, ging ich bereits auf die Fünzig zu. Es war « Der Verdächtige », und ich las ihn, weil man mich gebeten hatte, ihn zu übersetzen. Es wäre möglicherweise mein erster Krimi gewesen — Krimis sehe ich mir nur im Kino an — wenn « Der Verdächtige », der eher in die Reihe der psychologischen Romane gehört, überhaupt ein Krimi gewesen wäre. Es ist wohl eher ein Vorurteil, das Simenon zum Krimi-Autor abstempelt — ein verständliches allerdings, denn immerhin hatte ihn die Erfindung seines Kommissar Maigret weltberühmt gemacht.

Was mich an Simenon, an seinem Stil, an seiner Art zu schreiben, sogleich faszinierte, war nicht etwa seine Fabulier-

kunst, die sich trotz der annähernd dreihundert Bücher im Rahmen hält, sondern seine einmalige Fähigkeit, in wenigen Sätzen das Atmosphärische eines Ambiente zu beschwören, eine Fähigkeit, die sich in dieser Ausprägung nur selten findet. Seine Stärke ist nicht nur die Veranschaulichung menschlicher Beziehungen, die Beschreibung von Situationen oder Seelenstimmungen, er erreicht die gleiche Meisterschaft auch in der Beschreibung einer Landschaft oder einer Stadt, wo es ihm oft mit wenigen Strichen gelingt, die Örtlichkeiten so plastisch darzustellen, dass man sie vor sich zu sehen glaubt. Dabei ist die Topographie so präzise, stimmt alles so genau und bis aufs kleinste Detail, dass man einen Simenon-Roman, der etwa in La Rochelle oder in Paris spielt, als Stadtplan benutzen könnte.

Natürlich setzt eine solche Detailgenauigkeit eine intime Kenntnis der beschriebenen Örtlichkeiten voraus — Simenon hat in der Regel längere Zeit an den Orten gelebt, an denen seine Romane spielen — die man als Fremder gar nicht haben kann. Ich beschloss daher, als feststand, dass ich mehrere Simenons übersetzen würde, mich an den Ort der Wandlung zu begeben. Meine erste Simenon-Reise vor nun bald zwölf Jahren führte mich nach La Rochelle. Ich übersetzte damals « Ankunft Allerheiligen » und auch der Vertrag für « Die Fantome des Hutmachers », später von Chabrol verfilmt, war unter Dach und Fach, zwei Romane, die beide La Rochelle zum Schauplatz haben.

Ist es für den Simenon-Leser von unbeschreiblichem Reiz, sich eine Stadt wie La Rochelle zum Beispiel literarisch zu erwandern, sind diese Streifzüge für den Übersetzer Simenons geradezu ein « Muss ». Diese Spaziergänge sind voller Aha-Erlebnisse, weil man die Strassen, die Kirchen, die Geschäfte, die Cafés und Restaurants alle zu kennen glaubt, weil man den Eindruck hat, den Lebensmittelhändler in seinem schummrigen Laden,

den Apotheker zwischen seinen Phiolen, diesen oder jenen Passanten schon einmal gesehen zu haben. Das Gras zwischen den Pflastersteinen scheint noch dasselbe zu sein, das schon Simenon aufgefallen war, und die abendlichen Nebel über der Stadt haben sich offenbar seit den « Fantomen des Hutmakers » nicht mehr gelichtet. Und plötzlich entsteht, die Stadt mit Simenon im Kopf oder in der Hand durchwandernd, die gleiche Spannung, die sich keiner kriminalistischen Handlung verdankt, sondern genauer Beobachtung und präzise gesetzter Wörter, die bereits in seinen Büchern erzeugt wird. Diese Entdeckung des simenonschen Topos, die Wahrnehmung der unscheinbaren Begebenheiten des Alltags, die man allzu leicht übersieht, das Nachempfinden der Atmosphäre, sind für mich gerade beim Übersetzen dieses Autors äusserst wichtig, so wichtig jedenfalls, dass ich nur noch Simenon-Romane übersetzte, die in mir vertrauten Stadtlandschaften oder in Gegenden spielen, die ich ohne allzu grossen Aufwand erreiche.

Nur einmal habe ich Simenon dabei ertappt, dass ihm bei seiner topographischen Beschreibung ein Fehler unterlaufen ist. Es war in Paris, ich kam aus den « Caves de Bourgogne », einem winzigen Restaurant mit weniger als zehn Tischen, in dem die « schielende Marie », die « Marie qui louche » aus dem gleichnamigen Roman eine Zeitlang als Serviererin gearbeitet hatte, und wollte den Weg zur Place de la République gehen, den Marie im Roman täglich von ihrer Mansarde zu ihrem Arbeitsplatz und umgekehrt zurücklegen musste. Zwar folgte ich der vom Autor beschriebenen Route, doch ich verließ mich, weil plötzlich die Strasse nicht mehr stimmte. Aber das war wirklich das einzige Mal, und vielleicht lag es auch nur an den « Caves de Bourgogne » und ihren Weinen, die entweder ihn oder mich verwirrt hatten.

Eugen Helmlé

BÜCHERPICK / 4/88

Essays von Philippe Jaccottet und François Bondy

Sie haben eine Identität der Vermittlung geschaffen

Der Benziger Verlag legt eine neue Reihe vor: « Benziger Essay ». Die Bände sind bewusst knapp gehalten — und in einem handlichen Format, das der Gattung alle Ehre macht. Die Reihe startet mit zwei grossen Namen der helvetischen Publizistik: mit Philippe Jaccottet, der in den vergangenen Monaten den Petrarca-Preis und den Prix Lémanique (für Übersetzer) bekommen hat, sowie mit François Bondy, der ebenfalls mit verdienstvollen Ehrungen geradezu überhäuft wurde: Er bekam das Grosse Bundesverdienstkreuz, einen Ehrendoktor und — für seine Essays — den renommierten Curtius-Preis. Bondy, Jaccottet: eine glückliche Konstellation.

Philippe Jaccottet wurde 1925 in Moudon geboren. Nach dem Krieg öffneten sich die Grenzen, der Hunger nach neuen Horizonten und Erfahrungen war gross. Jaccottet zog nach Paris, wo er für die Tageszeitung Gazette de Lausanne, die einen hervorragenden Kulturteil hatte, schrieb und sehr bald auch für die renommierte Literaturzeitschrift Nouvelle Revue française. Er hatte in der Schweiz gerade noch sein Studium abgeschlossen und wollte zweierlei: « Meinen Lebensunterhalt freier denn als Professor verdienen und in Paris leben. »

Nach Paris zügelte er mit einem verantwortungsvollen Auftrag: er sollte für den Westschweizer Verleger Mermoud, den legendären Mann der « Guilde du livre », Thomas Manns *Tod in Venedig* übersetzen. Das Übersetzen blieb von da an für Jaccottet eine Form der Kunst, eine höchst anspruchsvolle Tätigkeit, die er nicht als eine Form der « travaux alimentaires » auffasste. Schreiben und dabei an Geld denken — das muss für Jaccottet die

schlimmste aller Perversionen sein.

Es waren jedenfalls auch materielle Gründe, die ihn veranlassten, sich — zusammen mit seiner Frau — 1953 in Grignan, im Departement der Drôme (südlich von Valence), wo das Leben billiger ist als in Paris, niederzulassen. Hier wohnt Jaccottet noch immer: « Es ist schon möglich, vom Übersetzen zu leben, ich bin ja auch noch nicht tot. Aber es ist schwierig. Die Stellung des Übersetzers hat sich in den letzten Jahren jedoch verbessert, dank der Tätigkeit der Verbände usw. Seine Funktion ist deutlicher geworden. Im Bereich der Taschenbücher gibt es allerdings noch immer den Skandal der schlechten Bezahlung, was für die Zukunft unseres Berufsstandes sehr gefährlich ist: Die Honorare sind schlicht ein Almosen. »

« Das Leben in der Drôme », schrieb einmal Marianne Ghirelli, « fesselt ihn, weil er hier, etwa in Form einfachster Gebäude oder eines verfallenden Altars, gelegentlich auf Spuren früheren Schaffens stösst, die von einer Übereinstimmung des Menschen mit seiner Welt zeugen. Diese bescheidenen Überreste erwecken die Vorstellung einer organischen Einheit und einer zeitlichen Kontinuität und führen in die 'magische Tiefe der Zeit'. » — Jaccottets Zeit- wie Weltbezug ist kein « aktueller ». Die Drôme mit ihren kargen, aber bereits schon provenzalischen Landschaften an der Schwelle zwischen Norden und Süden ist ein Fluchtpunkt seines Lebens und seines Werks, auch ein Refugium, in dem die zeitgenössischen Tendenzen jedoch sehr intensiv rezipiert werden — mit jener Distanz, die eine stilistische Autonomie voraussetzt.

Jaccottet nimmt nicht an politischen oder allgemein-intellektuellen Debatten teil (was ihn nicht daran hindert, sehr prononciert Überzeugungen zu haben) — ihm geht es jedoch in erster Linie um das Verstehen und Vermitteln. Sein Instrument ist das Wort, sein Bezug das — zeitlose — Werk; beide hält er für be-

droht, beiden nimmt er sich an. Als Übersetzer hat er eine Identität des Vermittels gefunden — auch zwischen den Kulturen. Das ist das vielleicht — im besten Sinne! — schweizerischste Merkmal des universellen Poeten, der in Deutschland und in Frankreich bekannter und anerkannter ist als hierzulande. Jaccottet hat zahlreiche Werke den Franzosen erst zugänglich gemacht — Rilke, Hölderlin, Musil. Als Übersetzer — Nachdichter — und Herausgeber. Seine Übertragung des *Manns ohne Eigenschaften* gehört zu den epochalen kulturellen Leistungen. Daneben hat er sowohl griechische wie spanische Klassiker sprachlich neu erschlossen und deutschschweizerische Zeitgenossen (Adolf Muschg — früher bereits Ludwig Hohl) in seine Muttersprache übersetzt.

Übersetzer und Dichter

Vom Übersetzen sagt er: « Ich habe keine Theorie, das widerspricht meiner Natur, aber ich schliesse ihre Nützlichkeit nicht aus, und vielleicht fehlt sie mir sogar. Ich verstehe jedes fremde Werk, ob Gedicht, Novelle oder Roman, als verbales Ganzes, das einen Ton hat — eine eigene Stimme. Sie sind das Resultat eines bestimmten Vokabulars, einer Syntax usw., und für mich geht es darum, alle Bilder, Konstruktionen, Rhythmen, die nicht mit diesem Grundton harmonisieren, zu vermeiden.

Parallel zu dieser Tätigkeit als Übersetzer ist ein recht umfangreiches dichterisches Werk entstanden. Jaccottet hat Prosatexte veröffentlicht, sich aber vor allem als Lyriker Bedeutungserschrieben. Für seine Gedichte, die bei Gallimard erscheinen (in deutscher Übersetzung bei Klett-Cotta, ein Band von Jaccottet liegt auch in der CH-Reihe vor), bekam er im vergangenen Sommer den Petrarca-Preis für Lyrik — nach Leuten wie Sarah Kirsch und Ilse Aichinger, Rolf D. Brinkmann und Alfred Kolleritsch: verdientermassen.

Jaccottets Lyrik geht auf Distanz zum Lärm der zeitgenössischen Welt — seine

Verse setzen ihm das Schweigen als poetisches Element entgegen. Über sein dichterisches Selbstverständnis, über seine grossen Vorbilder, über sein Schreiben und sein Lesen, damit auch sein Übersetzen äussert er sich in Gedanken, die als «Benziger Essay» unter dem Titel *Der Spaziergang unter den Bäumen* erscheinen. Es handelt sich um eine ältere Arbeit Jaccottets, die sein angestammter Übersetzer Friedhelm Kemp — einer der überzeugendsten Nachdichter deutscher Sprache — übertragen hat. Im Anhang finden sich einige Anmerkungen, die Peter Handke anlässlich der Preisübergabe an Jaccottet formulierte. Einen anderen Weg ging François Bondy, den man hierzulande nicht mehr vorzustellen braucht. Mit Philippe Jaccottet gemein hat er die Verwurzelung in mehreren Kulturen — in verschiedenen Zivilisationen. Er ist ein Grenzgänger, ein Vermittler, dabei aber auch ein Kulturkritiker von hohem Rang. Sein Medium ist nicht das Gedicht, sondern der Aufsatz, die Glosse, der Kommentar — und eben: der Essay, Bondys kongeniale Gattung, in der er glänzt; durch Nüchternheit, Präzision, Intelligenz. Die Texte, die er für den Benziger-Band zusammengestellt hat, sind gleichzeitig bekannt und unbekannt (wir drucken seinen Text über Jean Genet auf Seite 59 dieses Hefts). Verblüffend ist die Auswahl, die Zusammenstellung, die das breite Spektrum Bondys reflektiert (er kommentiert sie kurz am Ende des Buchs). Bondy gelingt es nicht nur, Leute wie Jean Genet, das Enfant terrible der Nachkriegsliteratur, in einem kritischen Porträt zu würdigen — er ist im Porträtieren uns so ferner Figuren wie Nirad C. Chaudhuri — Titel: *Der unbekanntes Inder* — oder auch des ketzerischen und anarchistischen Arztes und Autors Fritz Brupbacher (an ihn zu erinnern ist ebenfalls äusserst verdienstvoll) ebenso kompetent — im Sinne von zuständig — und à l'aise, wie die Franzosen, denen er sich besonders verbunden fühlt, sagen. Auch seine Texte über Malraux und Ignazio

Silone, dem er seine ganz besondere Zuneigung zukommen lässt (intellektuell wie gefühlsmässig, und diese beiden Bereiche weiss Bondy sehr wohl zu trennen), sind überaus aktuell — und sie aktualisieren Figuren, die ein bisschen aus unserem Horizont verschwunden sind. Bondy ist eben auch ein Grenzgänger zwischen den Zeiten, den Epochen. Eine eigentliche Trouvaille stellt sein «Versuch» über den Regisseur Erich von Stroheim dar — ein exquisites Stück! Im Bouvier Verlag ist die Festschrift *François Bondy* erschienen. Sie enthält die Laudatio, die der deutsche Politiker Peter Glotz aus Anlass der Übergabe des Ernst-Robert-Curtius-Preises für Essayistik an François Bondy hielt, sowie die Rede des geehrten Publizisten, der sich darin auch zu einem wenig bekannten Kapitel seiner Existenz äussert: «In gewisser Weise habe ich als literarischer Mittler fortgesetzt, was ich zuvor in Nutzung der Mittellage der verschonten Schweiz mehr politisch getan habe: Personen der Widerstandsbewegungen verschiedener Länder in Kontakt zu bringen, ihren Schriften Widerhall zu geben, ganz besonders aber jene, die schon damals für ein geeintes Europa eintraten, in Begegnungen zusammenzubringen — am Vierwaldstättersee, in Montreux. Das gehört nur deshalb hierher, weil ich damals mit Leidenschaft, heute mindestens berufliche Kommentare, auch längere Analysen schreibe.»

Das Kulturelle und das Politische
 Von da aus kommt er dann gleich auf sein publizistisch-intellektuelles Selbstverständnis zu sprechen. Dazu gehört die Trennung des Politischen vom Kulturellen, die er letztlich weniger streng durchhält, als er vorgibt, denn er ist wie kaum ein anderer in beiden Bereichen zu Hause, und immer wieder macht er ihre Zwischenbezüge sichtbar. Dies aber mit grosser Vorsicht: «Nicht dass zwischen den Bereichen der Politik und der Kunst keine Beziehung bestünde — ich zitierte

im gegenteiligen Sinn Curtius. Doch es ist eine Frage der rechten Distanz.» Und damit meint er: «Mein Problem ist, jede Kontamination zwischen den politischen und den literarischen Arbeiten zu vermeiden. Die Gründe dafür sind folgende: Ein literarisches Werk ist überschaubar, zusammenhängend, innerhalb gewisser Grenzen deutbar, einheitlich. Nicht so die Politik. Diktatoren und manche Intellektuelle möchten, dass die Politik auch ästhetisch anziehend sei — was über das telegene Auftreten der Politiker hinausgeht. Doch davor warnte schon Hegel in seiner Philosophie des Rechts. Nicht aufs Schöne, nur aufs Lebendige komme es an.»

Und: «Zweitens erfahren auch die strengsten Doktrinäre in der Praxis, dass zur Politik Kompromisse gehören, während sich das Kunstwerk, das literarische Werk, durch kompromisslose Konsequenz auszeichnet. Im politischen Leben kommen Anstösse immer wieder von aussen, es ist nicht so, dass sich immer das eine konsequent aus dem anderen oder gegen es entwickelt. Vieles ist so zufällig wie der Tod eines Belgiers in einer Pariser Flughalle wegen der Explosion eines Sprengstoffs, mit dem ein Armenier das einstige türkische Genozid wieder ins Weltgewissen einbrennen will.»

Essays sollen auch zum Widerspruch anregen, zum Weiterdenken, zur Diskussion und zur Debatte reizen, welche nicht gerade zu den hervorstechendsten Merkmalen der Schweizer Kulturszene zählen. Mit François Bondy und Philippe Jaccottet ist dem *Benziger Essay* jedenfalls ein fulminanter Start geglückt. Es wird nicht leicht sein, auf diesem Niveau weiterzumachen. Im Falle von Bondy und Jaccottet ist auch die Konstellation eine glückliche: der eine Essayist hält es — philosophisch — mit der politischen Endlichkeit, der andere, absolutere und naivere, schiebt in die poetische Unendlichkeit — doch beide haben sie im Vermitteln eine Identität, der keinerlei schizophrene Züge anhaften, gefunden. Jeder der beiden

Essay-Bände steht auch — und gar nicht «stellvertretend» — für ein imposantes Lebenswerk.

Jürg Altwegg

LANGUAGE INTERNATIONAL
 The magazine for the language professions
 Volume 1, issue 2 (1989), March/April

Translation Report Lausanne Colloque

Professor Walter Lenschen of the University of Lausanne reports on the second Conference on Literary Translation held in Lausanne, Switzerland in October 1988.

About 200 translation specialists representing 10 different languages met during the Colloque. The conference had as its primary aim the exchange of professional experience among scholars and practitioners of translation, above all in the four languages of Switzerland; French, Italian, German and Rheto-Romanisch.

The practical aspects of translation received much attention from both specialist and non-academics — in particular during a discussion between Peter Handke and his French translator Georges-Arthur Goldschmidt. Peter Handke, who in recent years has undertaken translations from various languages, offered numerous insights into his standards of translation and his feelings when reading his own texts in other languages.

Proust, Perec, Leiris, Rheto-Romanisch and Swiss-Italian texts were topics treated in workshops while lectures by Professor H. Meschonnic (Paris) and Professor J.V. Stackelberg (Göttingen) dealt with theoretical and historical aspects of translation.

Another group of papers focused on the work of Georges Simenon (who celebrated his 85th birthday in 1988) and who is undoubtedly the most translated author living in Lausanne. After an introduction to Simenon by François Bondy, several

translators from Great Britain, Italy, the Federal Republic of Germany and Sweden discussed problems they met in working on Simenon. Chairman of the roundtable discussion was H-C. Tauxe, a friend of Simenon and a connoisseur of his works.

Finally, the Prix Lémanique de Traduction was awarded for the second time. This year's laureates were Elmar Tophoven and Philippe Jaccottet. Tophoven, translator of authors such as Nathalie Sarraute und Beckett, was introduced by M. Schwander, while M. Starobinski (Geneva) drew a fine portrait of Jaccottet, translator of Musil, Hölderlin, Rilke and many other poets.

LE MONDE / 28 avril 1989

Elmar Tophoven, fondateur du Collège européen des traducteurs

Le professeur Elmar Tophoven, un des plus brillants traducteurs des auteurs français contemporains, qui vient de mourir à Straelen (RFA), sa ville natale, à l'âge de soixante-six ans, aura été un lien, aussi essentiel que discret, entre l'Allemagne et la France, un de ces incomparables « passeurs » des littératures.

Né en 1923 d'une mère hollandaise, en Rhénanie du Nord, à quelques kilomètres de la frontière des Pays-Bas, élevé en néerlandais, bilingue de naissance, puis trilingue par amour du français, Elmar Tophoven partageait sa vie entre Paris et Straelen : Paris, où il enseignait la traduction littéraire aux germanistes de l'Ecole normale supérieure ; Straelen, où il avait créé le Collège européen des traducteurs. Premier lecteur allemand nommé à la Sorbonne après la guerre, en 1949, passionné de théâtre, il avait commencé sa carrière de traducteur en 1951 avec la pièce *Tous contre tous* d'Arthur Adamov, Adamov, grâce à qui il avait rencontré Samuel Beckett, dont il traduisit aussitôt

En attendant Godot. Il fut ensuite le traducteur incomparable du *Voyeur* d'Alain Robbe-Grillet, et de l'œuvre de Nathalie Sarraute, de Claude Simon — pour *La Route des Flandres*, *le Palace*, *l'Herbe*, *Histoire* ...

Surtout, en fondant le Collège européen de Straelen, il avait répondu à la nécessité de faire sortir le traducteur de son isolement, de sa solitude, en lui permettant de confronter ses expériences, de travailler pour lui-même ou avec des auteurs dans un lieu d'accueil, mettant à sa disposition toutes les techniques modernes ainsi qu'une vaste bibliothèque de plus de vingt mille volumes — constituée notamment avec les dons d'un autre grand « franco-allemand », l'écrivain Joseph Breitbach. A Straelen, Tophoven travaillait au grand projet de sa vie, en vue de la constitution d'un dictionnaire électronique, mettant en mémoire les observations diverses, les trouvailles et la façon de résoudre les difficultés, afin de les mettre à la disposition de tous les traducteurs. Le Collège européen de Straelen avait servi en France de modèle au jeune Collège des traducteurs d'Arles, créé grâce aux Assises de la traduction littéraire, qui se tiennent dans cette ville depuis 1984, et Elmar Tophoven avait trouvé là l'occasion de faire profiter de son expérience et de son enthousiasme les traducteurs de tous les pays. Il avait encore beaucoup à traduire, beaucoup à enseigner. Sa disparition est une perte considérable pour tous ceux qui, comme lui, sans pathos pseudo-européen, ont le rêve de créer, grâce à la traduction, un vrai contact entre les langues.

Nicole Zand

Achévé d'imprimer
en juillet 1990